

# regards

PARAIT LE JEUDI

N° 145

22 OCTOBRE 1936

1 fr. 25  
2 frs. BELGES  
0.40fr. SUISSE  
24 pages



*Row 7/2*

A. H. N.  
S. GUERRA CIVIL

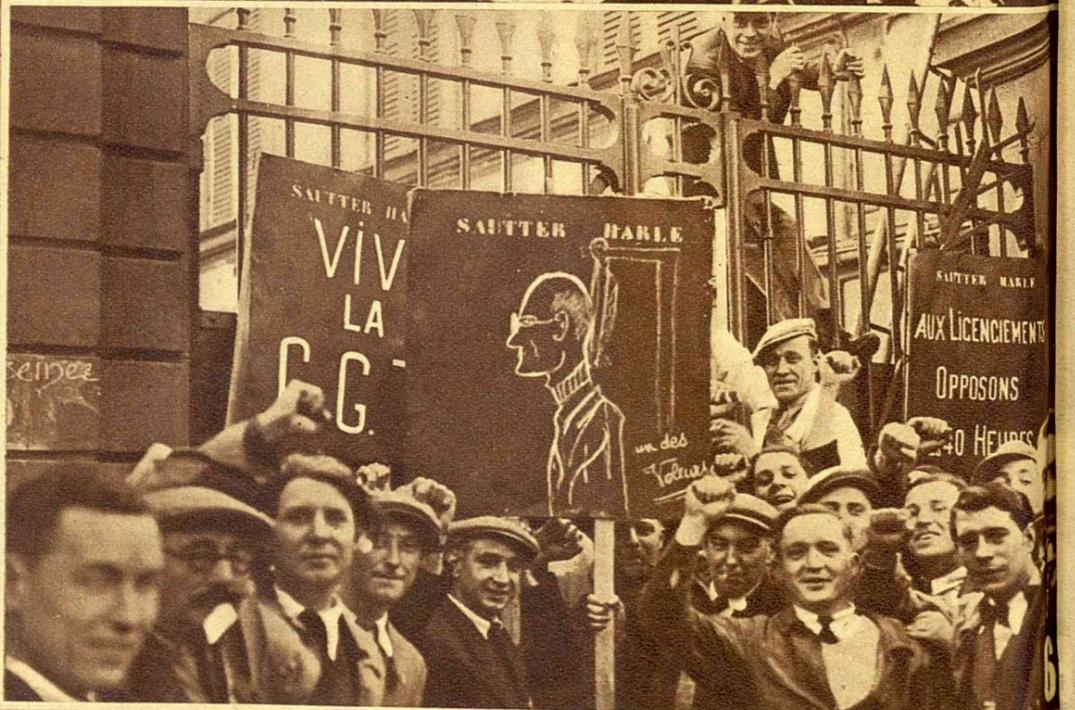
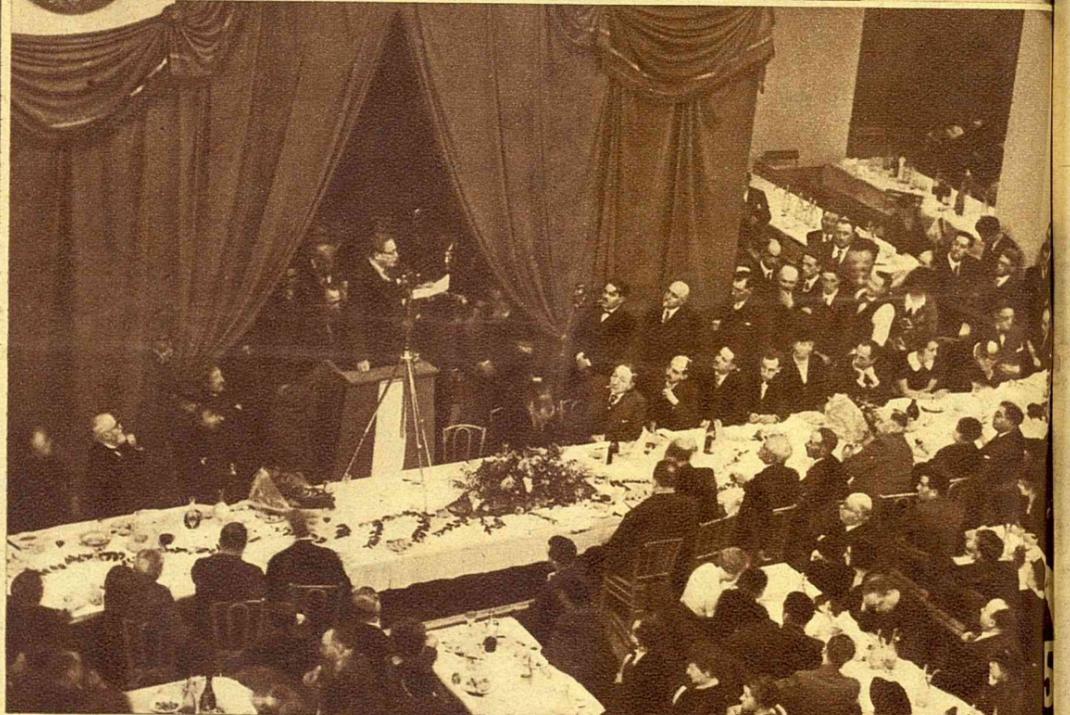
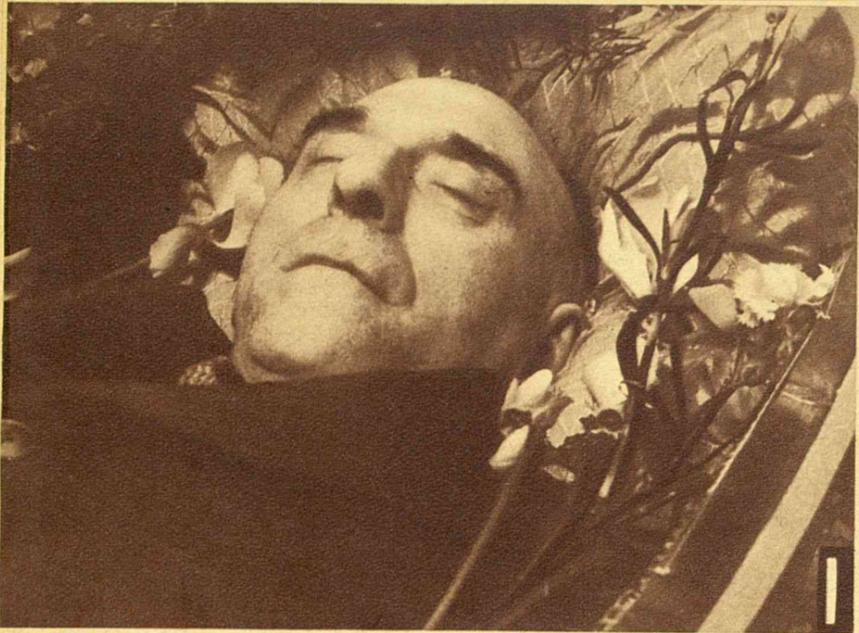
# PARIS

b o m b a r d é

L'ESPAGNE DEFEND NOTRE LIBERTE

par LÉON ARCHIMBAUD, vice-président du Parti radical-socialiste

# actualités DE LA SEMAINE



1. JOSEPH JACQUEMOTTE, Secrétaire du Parti Communiste belge, une belle figure de militant et de chef, vient de mourir. Il disparaît au moment où la politique extérieure de son pays, après le discours retentissant du roi Léopold, proclamant la « neutralité », subit un changement d'orientation, dont les répercussions seront profondes en Europe, et qui constitue un succès pour l'hitlérisme, en même temps qu'il porte un coup à la cause de la paix indivisible et de la sécurité collective.

2. Autour du cercueil, on reconnaît La-haut, député communiste de Liège, et la délégation du P. C. F., Marcel Cachin, Midoi et Clamamus (au second plan).

3. La délégation des mineurs du Borinage aux obsèques.

4. Une foule énorme a accueilli avec enthousiasme, sur les quais de Barcelone, le cargo soviétique ZYRIANINE, chargé de vivres pour le peuple espagnol.

5. LEON BLUM, invité par la Fédération radicale du Loiret, a proclamé, à Orléans, la nécessité de maintenir l'union de tous les partis composant le rassemblement populaire pour mener à bien l'exécution du programme commun.

6. Les ouvriers de la maison SAUTTER HARLE, avenue de Suffren, qui travaille pour la défense nationale. Le gouvernement a décidé, d'accord avec eux, la réquisition et la reprise du travail dans cette usine, en grève depuis plusieurs semaines, par suite de l'intransigeance patronale.

Lisez attentivement la page 22... elle vous intéressera!...

# L'Espagne défend notre LIBERTÉ

par

**LÉON ARCHIMBAUD**

Député de la Drôme, vice-président du Parti radical et radical socialiste.



**«Madrid est sur le point d'être encerclé. Mais nous aussi, nous sommes sur le point de l'être. La dictature internationale cerne peu à peu la France du Front populaire.»**

**L**A guerre civile sévit en Espagne depuis plusieurs mois. Les rebelles qui s'étaient flattés de s'emparer du pouvoir sans coup férir se heurtent à la plus farouche des résistances. Ils ont eu cependant pour eux, dès le début, l'appui de l'armée, la rébellion étant partie des cercles militaires, de cette caste d'officiers retranchés de la vie nationale, ignorants des souffrances des paysans et des ouvriers, et qui représentent en Espagne la tradition des coups d'Etat. L'armée, par esprit de discipline, et parce que c'est en partie une armée de métier, a suivi ses chefs. Et cependant la rébellion n'a pas triomphé. La lutte est encore incertaine.

C'est que la République espagnole a le peuple derrière elle. Cette guerre civile est donc le duel entre l'armée révoltée et le peuple.

D'autre part, toute la réaction internationale aide les rebelles. Des avions, des munitions, des armes leur sont livrés. Mais le peuple ne peut se procurer des armes pour se défendre, même en les achetant dans des pays démocratiques.

Telle est la situation. Elle permet de mesurer la force dont dispose encore la réaction internationale.

Elle est si puissante que de grands pays démocratiques comme la France et l'Angleterre sont réduits à laisser les troupes de Mola et de Franco s'approvisionner en matériel de guerre à l'étranger.

Bien plus, cette même réaction défend aux gouvernements démocratiques de rendre au peuple espagnol le service qu'elle rend aux rebelles. Et les démocraties obéissent!

Je crois que l'on peut dire que jamais dans l'histoire nous n'avons subi pareille humiliation.

A voir la force dont dispose sur nos propres gouvernements la réaction européenne, comment elle les oblige à subir ses conditions, nous pouvons mesurer la gravité du danger qui nous menace. Quelles que

soient en effet les divergences d'intérêts, toutes les réactions européennes s'entendent pour soutenir les rebelles espagnols et pour paralyser l'action des masses démocratiques en faveur du gouvernement républicain de Madrid. On a beau dire à nos nationalistes que les Hitlériens ont fait marché avec Franco; que l'installation du nazisme en Espagne serait une grave menace pour la sécurité de notre pays: ces avertissements ne les touchent pas. Tout se passe comme si tous les privilégiés d'Europe s'étaient entendus entre eux pour fonder un nouvel ordre, dont la première clause serait la suppression de la liberté en Europe.

On en vient à se demander si les nationalismes jusqu'ici rivaux n'ont pas conclu entre eux une sorte de pacte secret renouvelé de la Sainte Alliance pour se prêter main forte le moment venu contre les masses démocratiques et républicaines de leurs pays respectifs. Ne faut-il pas craindre que ce qui se passe pour la République espagnole où l'on voit des Gouvernements étrangers soutenir militairement les ennemis du peuple, ne se produise demain pour la République française?

Madrid est sur le point d'être encerclé. Mais nous aussi, nous sommes sur le point de l'être. La dictature internationale cerne peu à peu la France du Front populaire. En se rendant maîtresse de l'Espagne, elle poursuit cet investissement. A l'intérieur de notre pays, elle a ses représentants — et déjà ses troupes. De telle sorte que ce drame espagnol ne me paraît être qu'un épisode — mais peut-être décisif — d'une vaste offensive réactionnaire dont notre pays est l'objectif final. Le président Azana nous faisait dire récemment « votre frontière passe actuellement sur le front de la Guadarrama ». Si cette frontière cède, ce sera grâce à l'aide apportée aux rebelles par d'autres pays que la France. Mais ce sera aussi parce que nous serons, nous Français, restés sourds à l'appel de ceux qui la défendent.

# VISAGES D'ESPAGNE

EXTRACTOS SACADOS DE DIFERENTES CABEZAS Y DESPACHOS ENVIADOS EN EL CURSO DE MI INFORMACIÓN AL PERIÓDICO LONDINÉS "DAILY MAIL" DURANTE LA PROPIA EXPEDICIÓN A MAJORCA.

Miércoles, 26 de Agosto, 1936.

Bartolomé Mir, jefe de la columna que lleva su nombre, ocupó la posición de San Lorenzo, que entonces era la más avanzada. Pasando por delante de algunas piezas de artillería, he podido observar el territorio que, quienes arrojaron el enemigo de la posición.

Durante mi estancia en San Lorenzo (3 días por la primera vez) he podido observar la alta moral de los milicianos que ocuparon la posición frente al pueblo de San Lorenzo. El bombardeo que ocurrió en esta parte de la mañana y terminando, se produjeron algunas bajas en las clases sobre la posición.

una di... duca... pedic... verit... negra... ban la... la coo... junta o... que vi... estas b... detalles... ron a la... mente.)

Jueves, 27

Duran... salida del... sus armas, a... cuido la oc... un tiro. Lo... tar que en o... monar, quita... colocando la... orcer que no

Miércoles, 26 de

Volviendo... base por tres a... los que afe... celonar, tien... podido obser... de ningún cla... a ni alrede... llevar ninuna... al llegar sobre

*Este documento que principia con las palabras "Extractos sacados", que comienza con las palabras "abordo del buque", es fiel reflejo de lo que yo he presenciado en Mallorca durante la reciente expedición de guerra, además, que representa la verdad en todos sus detalles.*

*H.S. Garratt*

*Barcelona, 16 de Septiembre de 1936.*

Fac-similé d'un fragment de la déclaration de M. Garratt au sujet de l'intervention armée de l'Italie dans les Iles Baléares, et du témoignage manuscrit certifiant l'authenticité de cette déclaration.

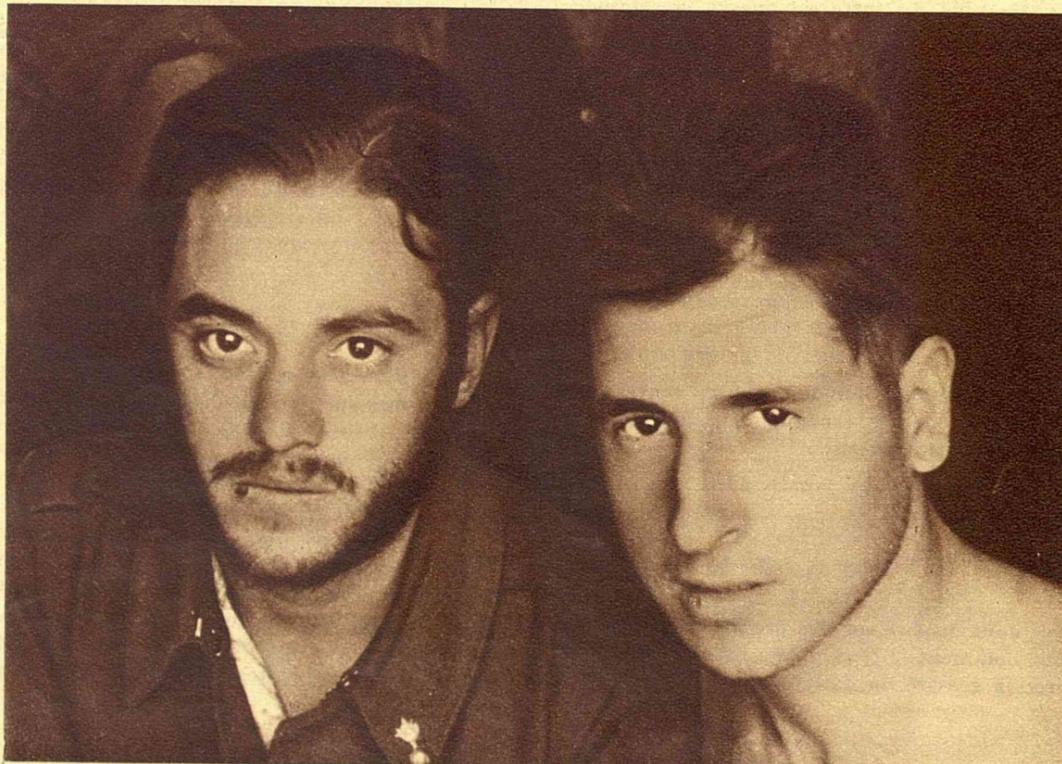
## 11. - MISTER GARRATT \*

**L**es jardins où mûrissaient des oranges, entouraient Valence. Cette ville riche et insouciant vivait sa vie de tous les jours. Dans les cafés, les gens prenaient de l'orgeat glacé, et discutaient de la stratégie, en regardant les cartes épinglées de petits drapeaux. Le front le plus proche était encore bien loin et de peu d'importance : les Blancs à Turuel tiraient sans entrain. Valence n'avait pas connu les raids aériens, ni le bruit des sabots de la cavalerie marocaine.

Le 7 septembre, Valence fut réveillée par un grondement inattendu. Des hommes en chapeaux à larges bords, armés de fusils, marchaient dans les rues vastes et propres. Plusieurs d'entre eux étaient en shorts. Les dos bronzés brillaient au soleil. C'étaient les miliciens arrivés de Majorque. Sur l'ordre du Gouvernement, les troupes de débarquement avaient été évacuées, et une partie de l'île, conquise par la bravoure des ouvriers catalans, fut livrée à l'ennemi. Les miliciens savaient que l'ordre du gouvernement était juste : ce n'est pas sur une île lointaine qu'allait se décider le sort de l'Espagne, mais l'amertume de se sentir frustrés de la victoire, rendait sévères leurs visages brûlés par le soleil.

Le calme et l'ordre régnaient au Consulat anglais. Les bruits de la rue n'arrivaient pas jusqu'ici. L'odeur de miel du tabac transformait cette banale chambre espagnole en un comptoir de la City. Je vis un Anglais d'un certain âge vêtu d'un complet de sport. Il avait un visage d'un rouge intense, des cheveux blancs et des yeux d'un bleu transparent. Il se nomma : « Garratt, correspondant du Daily Mail » et ajouta aussitôt : « Ce sont des barbares ! » Je ne savais pas de qui il parlait, mais je savais que le journal Daily Mail était favorable aux Blancs. Je ne répondis pas. Mister Garratt dit : « Ce sont des barbares. Je suis resté avec les compagnies de débarquement jusqu'au dernier moment. Tous les jours, ils bombardaient le navire-hôpital Marquis-de-Comillas. Ils tiraient avec des balles dum-dum. Je vis à l'hôpital Cala Amer, deux blessés. C'était des blessures horribles ». Pris d'émotion, mister Garratt se tut. « D'où viennent leurs avions ? » demandai-je. Il sourit : « Leurs aviateurs, à l'arrivée, criaient : Vive l'Espagne ! mais ils avaient un fort ac-

cent italien. Des « Caproni » venant de la Sardaigne. Les pilotes, les mécaniciens, les mitrailleurs, tous des Italiens. Ils bombardaient tous les jours le navire-hôpital. Puisque je vous dis que ce sont des barbares : ils font la guerre aux blessés. Ils ont tué mon cheval... » Mister Garratt s'essuya les yeux d'un grand mouchoir. Puis il parla du courage des miliciens. « Quand ils ont pris la colline en face de San Lorenzo, les fascistes les ont bombardés de sept à dix heures du matin. Deux cents obus. Ils n'ont pas fléchi. Non, les nôtres ne bombardent pas les hôpitaux. Les nôtres ne sont pas des barbares. » Ces mots : « les nôtres », me firent frissonner. Je regardai autour : « Règlements de perception des droits de douane ». J'étais en conversation avec le correspondant du journal des conservateurs anglais. En parlant de jeunes Catalans qui, tristes et courageux, marchaient dans les rues de Valence, il disait : « Les nôtres »... Il reprit : « J'ai longtemps vécu dans ce pays. Je suis resté des années à Saragosse. J'aime ce peuple. » Puis il ajouta : « J'ai envoyé à mon journal beaucoup d'articles. J'ignore s'ils sont publiés. J'ai envoyé à Londres des échantil-



Deux des artilleurs qui ont déserté l'armée rebelle pour passer dans les rangs des républicains.

Voir « Regards » depuis le 1<sup>er</sup> octobre.

lons des balles dum-dum. J'ignore ce qu'on en a fait. Mais on ne peut pas tolérer ça!... » Ses yeux bleus et naïfs d'Anglais exprimaient la perplexité et la douleur. Je serrai avec force sa main. Je compris combien il y avait de par le monde d'hommes, de qualités et de fois différentes, qui suivaient la lutte du peuple espagnol avec la même passion, la même colère, le même espoir.

Mister Garratt me chuchota, en souriant : « Maintenant je pars pour Malaga. »

## 12. - LE SOIR A GUADARRAMA

**J**ARRIVAI à Guadarrama à la fin de l'après-midi. Je me souvenais des villages de Champagne et d'Artois durant l'automne 1916. — Guadarrama n'était plus qu'un squelette. Les trous des fenêtres enfoncées par les obus montraient de misérables débris de la vie de tous les jours : un lit d'enfant ou un miroir. Des ustensiles de ménage cassés traînaient sous les pieds. Une tristesse immense se dégageait de cette forme de vie détruite, une sensation de laideur, de solitude, de désolation. Les Blancs étaient à cinq cents mètres. Ils tenaient la route sous le feu, donnant la chasse aux ombres fantastiques qu'enchevêtraient une lune rousse sur le déclin.

On amena à la section politique de la Colonne un jeune paysan roux. Un galon de caporal de l'ancienne armée était cousu à la manche de sa tunique. Avec quatre camarades, il avait traversé la ligne de feu. J'approchai de son visage un bout de chandelle. Il était pâle, cadavérique. Ses yeux ternes n'exprimaient que la fatigue. Il dit, comme s'il avait voulu se justifier : « On mangeait mal chez eux... » Derrière le mur dormaient ses camarades. Lorsque le feu cessait, la respiration des hommes paraissait bruyante. Le caporal me fit le récit de sa fuite : « Je suis artilleur. Nous étions à la batterie de 75. Là, sur la montagne. Il y a longtemps que je voulais passer chez les nôtres, mais je n'en avais pas l'occasion. Nous tirions mal, on s'appliquait à pointer trop loin. Je dis aux camarades que notre place est de l'autre côté. J'ai débauché trois copains. A l'hôpital, j'ai trouvé un drapeau, j'ai arraché la partie rouge que j'ai caché. Mercredi, avant-hier, je dis à l'officier : « Là, près du moulin, il y a une génisse... » Tout de suite, il a donné dans le panneau. Il faut dire qu'avec les provisions ça allait mal chez nous ; parfois on restait plus de quatre jours rien qu'avec des biscuits. Il a eu peut-être, lui aussi, envie d'un rôti de veau ? J'ai fait signe à mes trois camarades, mais voici que Gonzales s'amène aussi. Il ne disait jamais rien, alors on ne savait pas ce qu'il avait derrière la tête. Je me suis dit qu'il faudrait peut-être le zigouiller. On arrive au moulin, où il y avait la génisse. Tout à coup, Gonzales me dit : « Ecoute, Pepe, à quoi bon crever ? De l'autre côté, c'est tout de même les nôtres. On s'en fout de la génisse, et on fout le camp là-

bas!... brassé... ont tiré... mandé... faut di...  
Il av... plusie... répété... taient... sauciss... apporta... ciens... forces...  
« Co... caporal... faut pa... famille... de la t... d'une l... vit son... pas fat... nore. I... yeux b... ruines... contrai... du sac...  
Je v... rassi... jour de... Il comb... Espagn... dans u... à la p... porté c... jusqu'à... fants s... déjà fi... mère... ses yeu... « Eco... rai, co... regard...  
**L**... soupai... vacanc... de jeu... vaient... jourd'... mitrai... encore... leurs... avions... des an... dan... devant... tait ob... rière... temps... Toulou... les so... jeu; e...  
A l'... s'enve... à pei... core d... nuit... avions... une p... robe c... milicie... nom d... gne...  
Un avi... être t... air a...

bas!... » Je n'ai pas pu me retenir, je l'ai embrassé... J'ai sorti de ma poche le chiffon rouge. Ils ont tiré sur nous, mais sans résultat. Ici, j'ai demandé à servir à la batterie. Je sais, moi, où il faut diriger le tir! »

Il avait probablement raconté cette histoire déjà plusieurs fois. Sa voix était sourde comme s'il eût répété une leçon apprise. Les miliciens l'écoutaient dans le silence. Puis l'un d'eux sortit un saucisson, le découpa : « Tiens, Pepe! » Un autre apporta une outre et le vin fit glouglou. Les miliciens disaient : « Bois, Pepe. Il faut reprendre des forces... »

« Comment t'appelle-t-on? » demandai-je au caporal. Un milicien nous interrompit : « Il ne faut pas que vous écriviez son nom. Il a laissé sa famille de l'autre côté. » Le caporal fit « non » de la tête avec colère. Il prit un bout de crayon et, d'une large écriture de vigneron ou de pâtre, écrivit son nom. « A un moment pareil, on ne peut pas faire autrement », dit-il. Sa voix devint sonore. Il se pencha vers la chandelle et je vis ses yeux brûlants. Je ne pensais plus à la laideur des ruines. Dans la malheureuse Guadarrama, je rencontrais la fraternité virile, la tendresse, la volonté du sacrifice.

Je veux maintenant parler du petit Tito Gerassi. Ses parents habitaient Paris. Le premier jour de la guerre civile, son père partit au front. Il combattit à Irun. Sachant que sa place était en Espagne, la mère fit entrer Tito, âgé de cinq ans, dans une pension d'enfants en vacances. Elle vint à la pension pour lui dire adieu. Tito fut transporté de joie : « Tu resteras avec moi longtemps, jusqu'à la nuit!... » Puis il dit : « Tous les enfants sont partis, ils disent que les vacances sont déjà finies. Dis à papa qu'il revienne vite. » La mère ne put y tenir ; des larmes remplirent ses yeux. Alors Tito Gerassi, petit Espagnol, dit : « Ecoute, va-t'en tout de suite! Je me retournerai, comme ça, et toi aussi retourne-toi. On ne se regardera pas... »

### 13. - LES AILES ROUGES

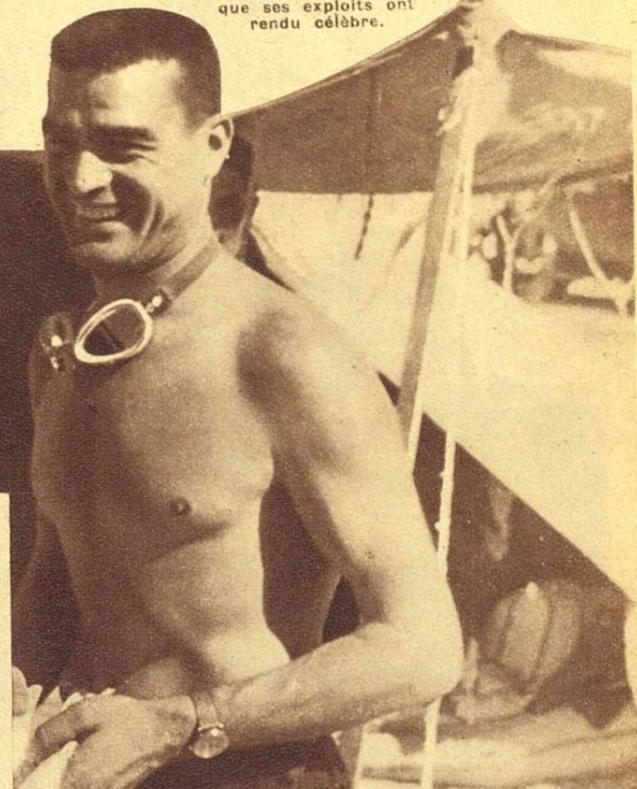
**L**es lumières vacillaient mystérieusement sous les tentes. Radio-Toulouse diffusait des danses. Aux sons des tangos, les hommes se rappelaient les feux roses de Paris, les nuits de Barcelone, le rire de Jeannine ou de Juanita. Sous un hangar, les aviateurs soupaient. Ils parlaient de bombardements et des vacances récentes, — de la mer, de promenades, de jeunes filles. L'un d'eux — ses camarades l'avaient surnommé *Le Diable rouge* — dit : « Aujourd'hui, je suis descendu à trois cents... Leurs mitrailleuses n'ont pas chômé... » La terre était encore chaude et les hommes assoiffés, tendaient leurs mains vers les grandes cruches d'eau. Des avions stationnaient dans le champ; ils semblaient des animaux étranges qui paissent. Le commandant du camp, Alfonso Reyes se tenait debout devant un grand plan d'Huesca. Son crayon pointait obstinément les casernes. Deux aviateurs, derrière lui, répétaient : « Entendu ». J'étais longtemps parmi les tentes. Les lumières disparurent. Toulouse cessa de tourmenter les hommes avec les souvenirs. Le camp endormi ressemblait à un jeu; enfants, c'est à ce jeu que nous avions rêvé.

A l'aube, il fit brusquement froid. Les sentinelles s'envelopèrent dans leurs couvertures. Il y avait à peine trois jours, l'un d'eux combattait encore dans les rangs du général Mola. Il déserta de nuit. Aujourd'hui, armé d'un fusil, il gardait les avions. « Ma mère est à Saragosse », me dit-il. Sur une photo froissée souriait une vieille femme en robe de dimanche. Au dos de la photo, le nouveau milicien avait griffonné : « Les Ailes Rouges », nom que porte la flottille aérienne de la Catalogne.



Les cigarettes suspendues aux tentes du camp et qui sont destinées aux aviateurs.

L'as de l'aviation républicaine Erguido, « le diable rouge », que ses exploits ont rendu célèbre.



A quatre heures du matin, le clairon sonna le réveil. Les aviateurs coururent au ruisseau se laver. Puis un fracas retentit : quatre avions s'élevaient d'un nuage de poussière vers le ciel orangé pâle. C'étaient de vieux Bréguet. Au soleil, le grand champ semblait un cimetière d'avions. On pouvait voir ici comment, vingt ans auparavant, les hommes apprenaient à voler. On pouvait aussi voir comment la volonté humaine triomphait de la mort : les aviateurs rouges montaient des appareils qui étaient des pièces de musée. Leurs adversaires avaient des avions de chasse « Henkel » et des avions de bombardement « Junker ».

A six heures du matin, il faisait chaud. L'escouade forma les rangs, le drapeau de la république fut hissé au-dessus du camp. Le commandant Alfonso Reyes me dit : « Je suis communiste. Membre du Parti depuis onze ans. Je sais ce que c'est que la discipline ». Il avait un dur visage osseux et un sourire triste.

Autour on travaillait. Les hangars s'élevaient rapidement. Le sentier de ciment s'en allait au loin. Sur ce champ désert, dans la désolation de la Sierra aragonaise, les hommes construisaient un aérodrome. Des cigarettes étaient suspendues près des tentes; tout ici était en commun. Les hommes qui affrontaient ensemble la mort, riaient ensemble. Les cuisiniers préparaient du riz au piment rouge, et, au poulailler, chantait joyeusement un jeune coq.

Dans l'après-midi, je vis au-dessus d'Huesca, quatre avions. Autour d'eux flottaient de petits nuages : les canons antiaériens des Blancs tiraient. Les aviateurs n'avaient pas oublié le crayon d'Alfonso Reyes; ils bombardaient les casernes. Et, après avoir décrit un vaste cercle, ils s'envolèrent vers l'Est.

A six heures du soir, atterrit au camp un vieil avion postal tant bien que mal transformé en appareil de bombardement. Des hommes ouvrirent la portière. Ils virent un filet de sang qui, au soleil, était d'un rouge insupportable. Les parois étaient trouées de balles. Trois « Henkel » avaient attaqué l'avion. Le pilote atterrit avec sa charge de bombes à bord. Le mécanicien, sans connaissance, fut transporté sous une tente. Puis le clairon sonna, le drapeau fut baissé, la nuit méridionale tomba rapidement et Radio-Toulouse se remit à piailler une vie autre et insouciant.

Un jeune Belge me dit : « C'est moi qui devais monter. Je suis allé en ville, chez le dentiste. La visite terminée, pas de chauffeur. J'ai eu grande peine à trouver une autre voiture. Je suis arrivé

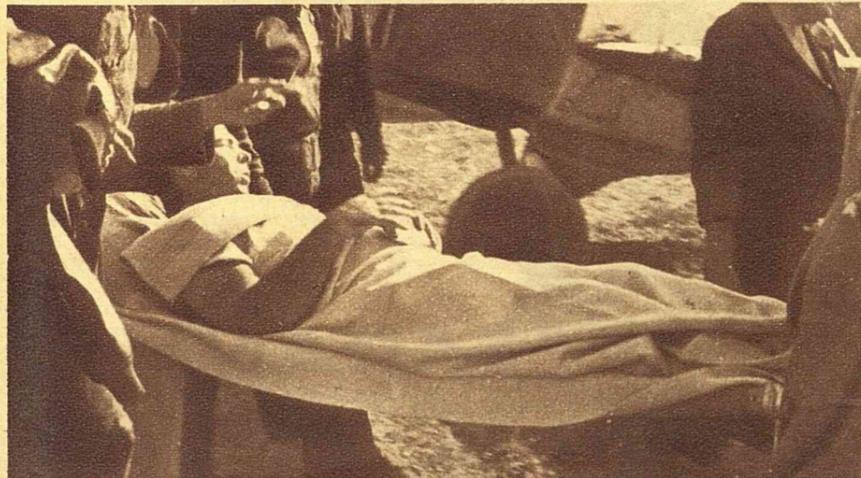
au camp à 5 h. 15. Il était déjà parti à ma place. Je n'en reviens pas... » Il ne pensait qu'à cela, en errant comme un fou sous l'énorme lune autour de la tente où reposait l'Espagnol blessé.

Le lendemain on expédia le mécanicien blessé à Barcelone. Le soleil était déjà haut et la chaleur tourmentait les hommes. Les brancards étaient trop larges pour la portière de l'avion. Une grimace douloureuse contracta le visage du blessé. Des cinéastes soviétiques s'approchèrent, et le blessé, faisant appel à toutes ses forces, sourit. Trois jours plus tard j'appris que l'on avait dû l'amputer d'une jambe. Mais sur l'écran, il bavardait et souriait gaiement. Personne parmi les spectateurs ne sut ce que lui avait coûté ce sourire.

Les Blancs occupaient, au-dessus d'Huesca, Monte Aragon. Les miliciens encerclaient lentement la montagne; cette opération une fois terminée, ce fut l'accalmie. Les Blancs étaient pourvus de cartouches et de provisions en abondance. Le commandant Alfonso Reyes donna l'ordre de bombarder Monte-Aragon. Vingt-quatre vieux avions surgirent au-dessus de la montagne. Puis ils retournèrent au camp chercher un autre chargement de bombes. Lorsque les vingt-quatre zincs surgirent de nouveau au-dessus de la montagne, l'ennemi fléchit et hissa le drapeau blanc.

A Barcelone sur la Rambla bruyante, les miliciens portaient un drapeau rouge et or pris à l'ennemi à Monte Aragon. La foule les saluait de cris joyeux, les femmes lançaient des fleurs aux vainqueurs. A ce même instant les appareils des « Ailes Rouges » luttèrent au-dessus d'Huesca contre les avions de chasse ennemis. Six fois par jour, des hommes s'envolaient à la rencontre de la mort. Les avions étaient munis de moteurs faibles et usés. Les hommes avaient des cœurs jeunes et courageux.

Traduit par  
J.-E. POUTERMAN.



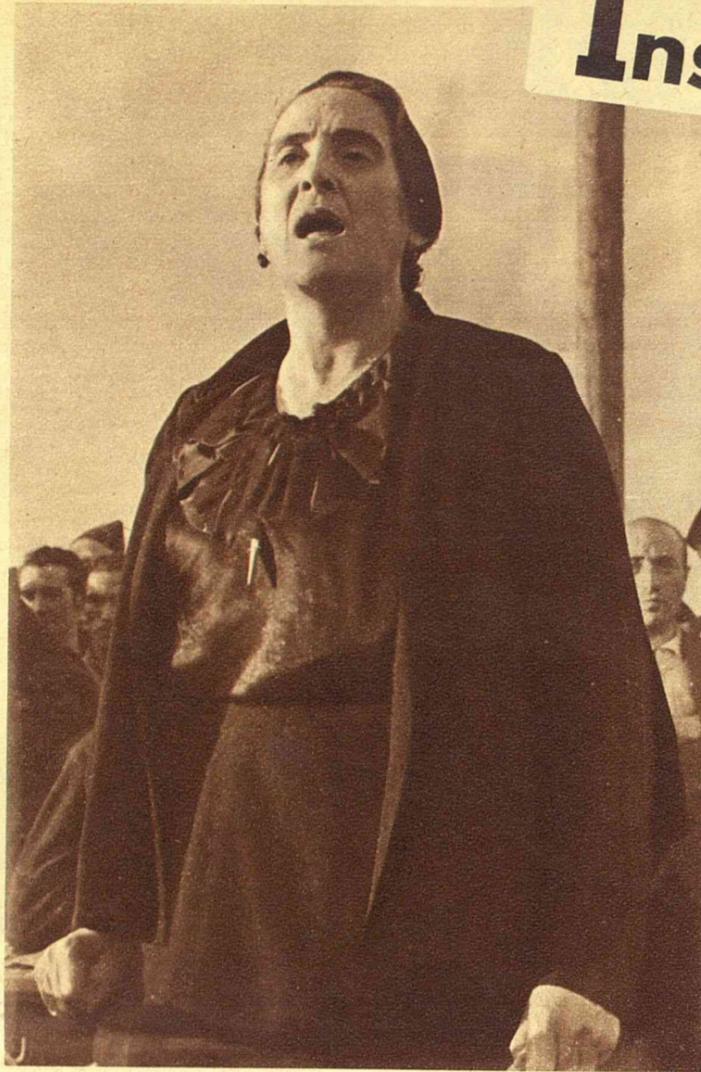
Un aviateur blessé va être transporté par air à Barcelone.



EHRENBURG s'entretient avec A. Reyes, commandant du camp « Les Ailes Rouges », et Jaime Miravittes, haut commissaire à la propagande de la Généralité de Catalogne.

PHOTOS  
C H I M

# Instantanés de Madrid



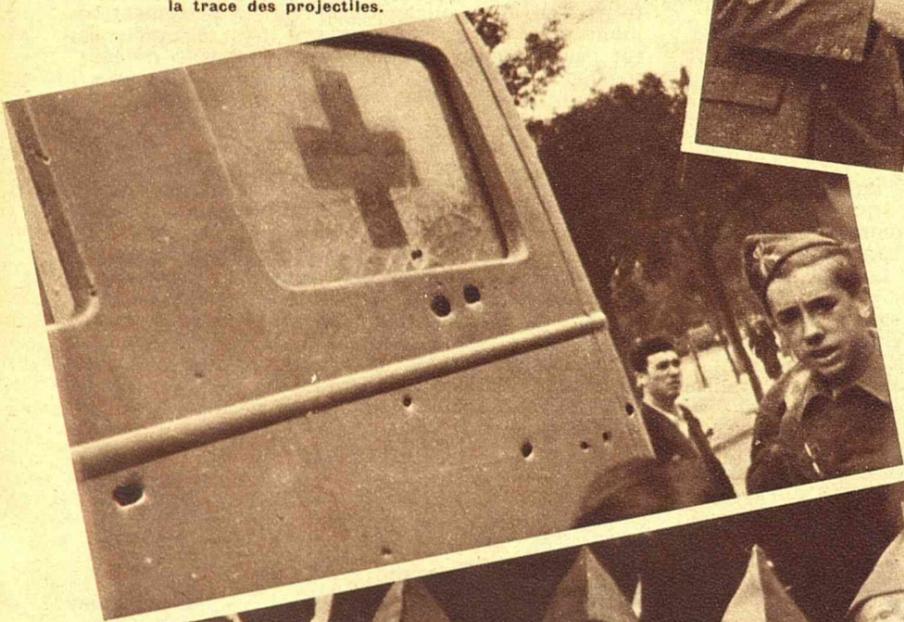
La PASIONARIA parle de la défense de Madrid aux combattants du 5<sup>e</sup> Régiment des Milices qui l'ont nommée « Commandant d'honneur ».

A droite : Lina ODENA, l'une des dirigeantes de la Jeunesse unifiée, a été tuée sur le front de Cordoue. Dans les rues, les Jeunes filles promènent une toile portant son nom et l'inscription : « Nous vaincrons ». Les passants y déposent des dons pour les hôpitaux.



Distribution de tracts édités par les Syndicats pour l'organisation de la défense de Madrid.

Une ambulance de la Croix-Rouge a été mitraillée par les fascistes sur le front d'Olias. On voit sur la photo ci-dessous la trace des projectiles.



Ci-contre à gauche : On vend dans la rue des poupées vêtues en militaires.



« Ils ne passeront pas. Le fascisme veut conquérir Madrid. Madrid sera le tombeau du fascisme. » L'une des nombreuses banderoles qui surplombent les rues de la capitale.



“ LE  
V  
tings co  
sace-Lor  
Nous en  
« La f  
lement p  
vait que  
crainte  
commun  
berg. »  
netteme  
côté, et  
les 120  
SACE  
GNEE I  
nérale.  
sace est  
partisan  
ce cas, a  
tinée à  
en cost  
l'Alsace  
commun  
pagnes  
page la  
couverts  
fermés  
rive que  
tère la  
que M.  
à « VU  
connaît



## “LE VRAI VISAGE DE L'ALSACE”

**V**OUS avez sous les yeux, à droite, la couverture du numéro du 14 octobre de l'hebdomadaire « VU » (nouvelle direction). L'Alsacienne qui y figure est destinée à représenter « le vrai visage de l'Alsace ». A l'intérieur du numéro, un article, à propos des meetings communistes des 10 et 11 octobre en Alsace-Lorraine, prétend nous montrer ce visage. Nous en détachons ces quelques phrases :

« La formidable tournée de propagande initialement projetée par le Parti communiste ne pouvait que provoquer un trouble certain. » « Une crainte surtout se manifestait : entendre un élu communiste répondre au discours de Nuremberg. » « La lutte semble donc se circonscrire nettement entre les partisans de l'ordre, d'un côté, et, de l'autre, le Parti communiste ». « Si les 120 réunions projetées avaient eu lieu, L'ALSACE SE SERAIT SENSIBLEMENT ELOIGNÉE DE LA FRANCE. Telle est l'opinion générale. » « VU » veut donc prouver que l'Alsace est contre le Front Populaire, et que « les partisans de l'ordre » sont à droite. Il a, dans ce cas, assez maladroitement choisi la photo destinée à illustrer cette thèse. Car cette Alsacienne en costume qui représente le « vrai visage de l'Alsace », elle a été photographiée au meeting communiste de Strasbourg, au milieu de ses compagnes le poing fermé, et vous voyez sur cette page la photo originale dont « VU » a tiré sa couverture... en enlevant simplement les poings fermés pour le salut du Front Populaire. Il arrive quelquefois, comme vous voyez, que l'on altère la vérité par... omission. Mais ne dit-on pas que M. Pierre Laval s'intéresse particulièrement à « VU et LU » (nouvelle direction)? Et chacun connaît sa manière.



## BASTILLE...

Dans le Faubourg, aux abords de la Bastille, je me heurte à de petits paquets de promeneurs figés au bord des trottoirs. Je m'imagine que c'est samedi ou veille de fête. Les gens sont de sortie exceptionnelle : le spectacle est dans la rue. Pour un peu, on se croirait un soir de 14 juillet, avant le feu d'artifice. On a amené les mioches voir « l'attaque aérienne » ; ça promet d'être intéressant. D'un pas de promenade, les familles gagnent la Bastille ou la Nation. On s'étonne qu'ils ne soient pas habillés « en dimanche ». Les enfants posent des questions, les hommes fument.

— On est en avance, dit une femme, on a le temps !

Mais, au fond, tous sont un peu fébriles et impatients. Le spectacle d'un nouveau genre reste un jeu, mais auquel se mêle secrètement une gravité sourde de fait historique.

Aux points centraux, la foule stationne expectante et nerveuse. Encore quelques pas, et la Bastille m'apparaît, peuplée de spectateurs groupés sur les bords extrêmes. Au centre, un anneau vivant s'est coagulé autour de l'épique colonne. Telle, la place prend figure humaine. Elle est la face d'un quartier.

— Il est moins juste, dit quelqu'un.

Je m'entends héler :

— Salut, les durs de La Moura ! et reconnais un copain. Mais je n'ai pas le temps d'aller à lui. Brusquement, la plainte rauque d'une sirène fend le ciel. Aussitôt, deux, trois, vingt, cinquante sirènes jaillissent, se heurtent, se croisent, tissant au-dessus de Paris un filet d'angoisse.

— Alors, c'est la guerre, dit quelqu'un derrière moi...

— C'est la civilisation, fait un autre... Du temps des Gaulois, ils étaient moins cons que nous !

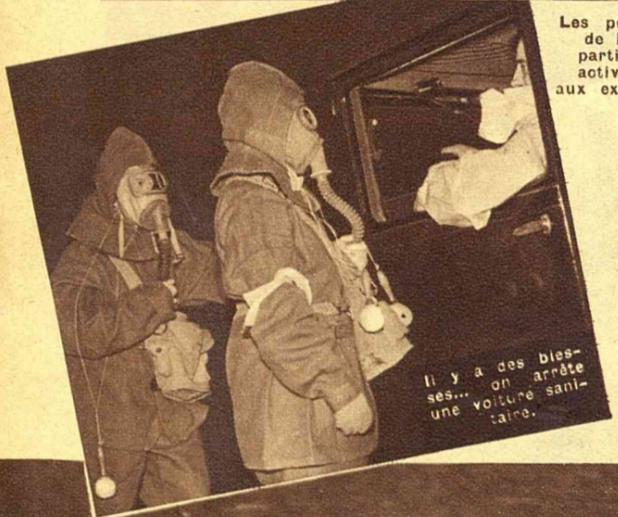
Je ne vois plus les visages : un crépuscule étrange



## REPETITION GEN



Les pompiers de Paris participent activement aux exercices.



Il y a des blessés... on arrête une voiture sanitaire.

a noyé la place. Seule le nouveau « Dupont » fait une grande tache rouge. Au fond de la nuit, les sirènes basculent, tombent, repartent. Ce n'est plus la voix impérative mais claire des usines. Ces sirènes-là, dans la lumière livide qui baigne la ville, ont une sonorité macabre qui glace le cœur. Presque tout le monde se tait. Quelques-uns chuchotent à voix étouffée... Tout s'est éteint. Les cafés ont voilé leurs éclairages. Des lampes bleues et rouges ponctuent la nuit.

— Les voici, crie une voix. Les têtes se lèvent.

Deux avions lâchent leurs fusées dans le ciel noir.

— Pige celui-là, s'i chasse !

La leur d'un briquet éclaire hâtivement un visage d'homme un peu crispé. Dans l'ombre, des rires nerveux de femmes s'efforcent. Je regarde autour de moi. Il y a beaucoup de ménages. Les femmes serrent fort le bras de leurs maris. Adossés à la rampe d'un métro, deux jeunes gens pressent leurs visages l'un contre l'autre. On dirait que cette circonstance rapproche les êtres, resserre les liens quotidiens, réconcilie les pensées. Le cartilage individuel craque et se fend. Dans cette atmosphère de catastrophe, l'homme dépouille ses artifices et rejoint l'homme... Bourdonnement des avions sur les têtes. Lueurs sourdes dans le ciel (mais on n'entend pas les détonations d'artillerie). Sirène d'une ambulance qui traverse la place. Des autobus immobiles, tous feux éteints, semblent de louches épaves échouées dans ces îlots de foule. Et là-dessus, partout, cette ambiance de cauchemar, cette lumière grise des choses dans les rêves... Des gens passent :

— Vous vous rappelez, en 14, M<sup>me</sup> Louise...

Je pénètre dans une cité ouvrière. Il y a des gens aux fenêtres, des gens dans les cours.

— Tu vois pas que ça serait vrai ? dit une jeune fille en fermant les yeux.

— Ah ! ma j'tite, moi je l'ai bien vu... Quand il fallait descendre dans les caves...

D'héroïques histoires de « gothas » se mêlent aux impressions du jour. Je me sens pris dans un étai, — entre deux guerres — est-il possible ?

— Vivement de la vraie lumière, dit quelqu'un sous

une porte. On en a marre !

Mais où suis-je soudain transporté ? Surgi de terre, un serpent diaphane glisse et se résorbe. Est-ce le train fantôme ? Irréelle, légère, vaporeuse, une rame bleue de métro longe le quai de la Râpée et passe la Seine. A travers les grilles, je vois les quais de la station ornés d'un double chapelet de perles bleues. Le bleu sera-t-il toujours la couleur de la guerre ?...

D'ailleurs, non, ce n'est plus la guerre. Sur le port d'Austerlitz des gens font la causette.

— Comme il fait doux, trouvez-vous pas, dit une femme en cheveu.

— Ah ! remarque un gamin, si qu'on aurait été à l'Odéon, on se serait sûrement bien marré.

Encore une avenue. Et, brusquement — sans surprise — une sirène lève la tête quelque part. Les autres répondent, partent ensemble, — beaucoup moins expressives cette fois. Brutal, un cinéma rallume sa façade. Je vois des visages sourire.

— C'est déjà fini, dit un enfant déçu.

Devant le cinéma, il y a une femme. Belle. Je la regarde. Oui, c'est bien fini. La vie et le sang reprennent leurs droits. La foule émerge de sa fausse angoisse de son faux cauchemar. Je cherche une manque sur les visages. Mais les blessures des masques se ferment vite. Plus rien, déjà. Place de la Bastille, je reste abasourdi. La place est vide, nettoyée, inerte. Un aspirateur invisible a tout absorbé.

— Voilà trois quarts d'heure que je t'attends, grogne un homme à sa compagne qui vient d'arriver !

J'imagine la place, mais non plus sous les sirènes, sous les avions, dans les ténèbres : en plein jour, en plein soleil, et toute engrossée d'un peuple dont la foi et la volonté serait plus fortes que tout cela !

Luc DECAUNES.

## ... BOULEVARDS

Nous allons prendre notre café dans une maison fort réputée. « On ne sert plus. » — « Pourquoi ? » — « A cause de l'alerte. » La caissière se hâte de garer des

## mais il ne faut pas que la

monceaux de pièces. Il y a vraiment un monde fou. Une voix dit : « Les Français ne réalisent les événements que quand ils ont reçu un obus sur le coin du nez. » Un peu partout, on s'amuse à inviter les fumeurs à éteindre leurs mégots. Consternation. Au milieu du boulevard, une cigarette flamboie. On s'approche. C'est un officier d'aviation. J'avais oublié de vous dire qu'on était déjà en pleine alerte.

Une dame qui n'a jamais travaillé de sa vie conclut :

— Ces sirènes, on dirait une sortie de chez Renault.

Maintenant, c'est la nuit noire. De ci de là des patrouilles de gardes mobiles. Des avions passent avec une petite lumière rouge et une petite lumière blanche. On entend des coups de sifflets qu'on ne comprend pas. Un café a cru que ça voulait dire de rallumer. Il rallume. Gros émoi. Ça doit être un traître. La police arrive à toutes pédales. Il éteint de nouveau. On a eu chaud.

Une leur bleue et mouvante nous attire. C'est tout au fond d'une grande brasserie. On entre rien que pour voir. C'est une femme qui tient un violon. On distingue aussi deux autres gracieuses têtes pâlement éclairées. Elles jouent en sourdine, naturellement. On dirait des fantômes. Ça fait très Loie Fuller. Et, naturellement, encore dans la pénombre massive de la brasserie, se répand l'Aube de Peer Gynt.

Plus loin, un groupe compact occupe au coin d'une rue déserte toute une terrasse. Ce sont des dames avec leurs protecteurs. Cette nuit complète les a désespérées.

— Vivement que ça finisse, qu'on puisse travailler un peu, gémit une voix enfouie sous un double renard gigantesque.

Ces messis

Est-ce quel

quemment s

leurs group

bourg Mont

« lampes de

bar gueule.

Mais, en fa

lampé. Tou

éclaire sa p

pte, c'est l

lui tient té

— Les he

Français ou

Elle est é

dans une

dispo lui cr

baffes ! »

l'homme so

et la rue

l'heure H

siirènes ren

déjà ? » O

Paris mais

doux la vue

bre. C'était

aura au m

spéciale n'a

Tuileries. »

Dès neut

noire... de

lieu était p

nuit tombé

peu courbé

Chacun

on ne veu

domine l'e

flotent et le

la moitié d

une odeur

pas. Tous

d'une vérité

aux access

A tout h

de « payer

entier déjà

discrètement

et de bleu

Neuf he

le hall d'

aimableme

ne peut pl

Soudain,

sa vigilan

renes déch

précis qu'

quelque ch

En dix

sent. Cette

cette blan

un immen

bles aveug

— Hoù

Les sirè

L'avenue

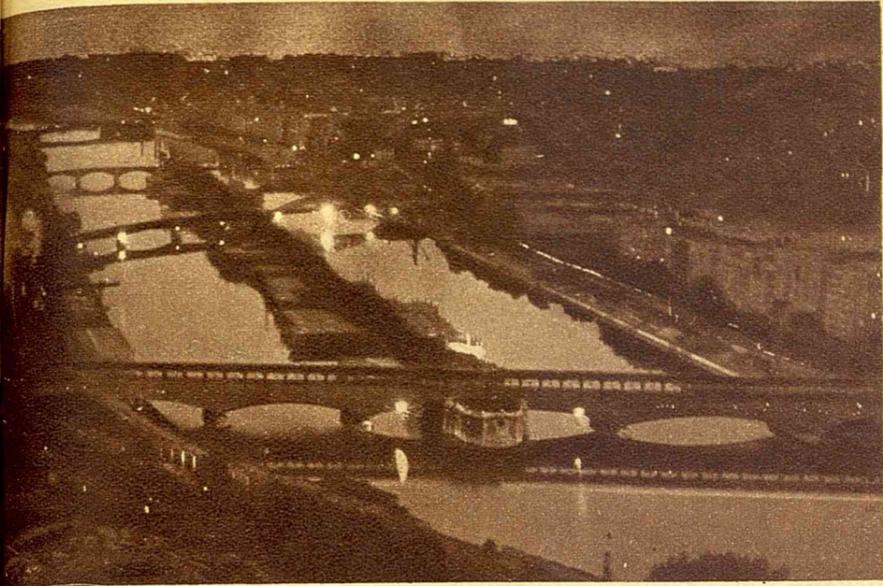
réverbères

leur éclat

la leur

Puis, plus

Les aut



Le Ku-Klux-Klan à Paris? Non, Deux ouvriers qui vont désinfecter une surface yperitée.

# GENERALE !

Ces messieurs ne se séparent point. Qu'attendent-ils? Est-ce quelque estafette, comme cela leur arrive fréquemment sur le coup des deux heures du matin quand leurs groupes inquiétants se concentrent vers le Faubourg Montmartre? Eclaireront-ils cette nuit de leurs « lampes de poche »? Soudain, grabuge. Un client du bar gueule. On reconnaît aisément le genre de type. Mais, en fait de lampiste de l'heure H, il a plutôt lampé. Toutefois, le Flambeau qui sort de sa poche éclaire sa pensée dans les ténèbres. Le sujet de la dispute, c'est la France et les étrangers. Une belle de nuit lui tient tête.

— Les hommes, c'est tous des porcs, qu'ils soient Français ou étrangers, qu'elle dit.

Elle est évidemment bien placée pour le savoir. Alors, dans une crise délirante d'honneur national, notre dispo lui crie : « Sors que je te flanque une paire de baffes! » — « Me voilà! » répond l'impudente. Et l'homme sort. Mais, d'un bond, il franchit le trottoir et la rue et disparaît dans la nuit. C'en est fini de l'heure H pour aujourd'hui. On rejoint la foule. Les sirènes remiaulent. De partout on entend : « Ah! déjà? » On en prenait l'habitude. Et le néon reprend Paris maison par maison, étage par étage. C'était si doux la vue de ces grands boulevard plongés dans l'ombre. C'était vraiment reposant. Un blagueur dit : « On aura au moins constaté une lacune. Aucune brigade spéciale n'a été chargée d'enlever les vers luisants des Tuileries. »

Albert SOULILLOU.

## ... CHAMPS-ELYSEES

Dès neuf heures, l'avenue des Champs-Élysées est noire... de monde. Beaucoup ont en effet jugé que le lieu était propice pour jouir du spectacle, pour voir la nuit tomber d'un coup sur ce chapelet de lumières, un peu courbé, qui va de l'Arc-de-Triomphe au Louvre.

Chacun a ce petit air dégagé qu'on se donne quand on ne veut pas sembler préoccupé par la pensée qui domine l'esprit de tous vos voisins. Les messieurs sif-

# la pièce soit jouée...

flotent et les dames chantonent. Tout le « huitième », la moitié du « seizième » est là. Il y a dans l'atmosphère une odeur de cigares et de parfums chers qui ne trompe pas. Tous très sages, d'ailleurs : aujourd'hui, il s'agit d'une véritable alerte et l'on a rangé dans le magasin aux accessoires les turbulences de Jour J et d'heure H.

A tout hasard, les garçons, ce soir, prient les clients de « payer en servant ». Le « Fouquet's » s'est tout entier déjà plongé dans la nuit. Le « Marignan » s'est discrètement retransché dans une lumière faite de « rose et de bleu mystique ».

Neuf heures et quart. Un monsieur voudrait visiter le hall d'exposition de Citroën. Mais le gardien, fort aimablement, lui déclare qu'il va tout éteindre et qu'on ne peut plus recevoir personne.

Soudain, à l'instant précis où l'attention, fatiguée de sa vigilance, commençait à se relâcher, le cri des sirènes déchire la nuit. Cri étonnant, en dehors du sens précis qu'il prend ce soir, ce hululement gigantesque a quelque chose d'animal qui vous prend aux entrailles.

En dix secondes, les enseignes lumineuses s'évanouissent. Cette bleue, cette rouge, cette jaune, cette mauve, cette blanche disparaissent. On dirait que l'avenue est un immense jeu de massacre et que des boules invisibles aveuglent chaque maison.

— Hoù! Hoù! Hoù!

Les sirènes broient le silence dans leur meule sonore. L'avenue est éclairée au gaz. Les voici touchés, les réverbères; ils s'éteignent graduellement, gentiment; leur éclat devient une lumière, leur lumière une lueur et la lueur n'est bientôt plus qu'un reflet de ver luisant. Puis, plus rien : c'est la nuit.

Les autos, depuis longtemps, tous phares éteints, ont



Une bombe incendiaire a fait son œuvre; les pompiers se précipitent.

La foule a vite d'assister au simulacre, anxieuse en même temps.

stoppé le long du trottoir. Ce qui est étonnant, c'est la docilité avec laquelle la foule se prête à cette pièce formidable qu'on lui fait jouer.

Et quand nous disons « docilité », c'est faux. La foule participe à l'alerte. Le Français, quelle que soit son opinion, a ceci d'admirable qu'il est le plus indiscipliné des hommes tant qu'on se refuse à lui expliquer les mobiles de ce qu'on lui commande; mais, au contraire, dès qu'il a saisi ces mobiles, il renforce par son initiative personnelle l'efficacité de l'action à accomplir.

Dans cette nuit, un commerçant négligent a oublié d'éteindre deux lampes dans sa vitrine. Des coups de sifflet le rappellent à l'ordre. Qui siffle? Les agents, la police? Non : la foule. C'est elle-même qui veille à la bonne exécution de la manœuvre. Une auto veut se remettre en marche avant l'heure fixée. Qui l'arrête? La police? Non : la foule.

Une rumeur commence à monter de partout. L'on s'est accoutumé à la nuit et l'on se remet à se promener, comme sur une belle route, dans une plaine endormie.

Là-bas, vers la Concorde, les autos, lentement, reprennent leurs voyages sans fin. Les autobus, grosses chenilles bleues, repartent vers ce qu'on appelle improprement leurs « terminus » — puisqu'ils n'y restent jamais.

C'est fini. Sirènes! même hululement, mais avec tout ce qu'il comporte de soulagement soudain. Les enseignes lumineuses ne se font pas prier deux fois. Elles trouent la nuit comme autant de papillons multicolores brusquement surgis du rêve noir.

Les becs de gaz sortent lentement de leur torpeur, comme on se réveille en se frottant les yeux. Puisse tout cela n'être jamais qu'un rêve...

G. IVETON.

# Quatorze ans

Le Sénat et la Chambre des Députés ont adopté. Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur suit :  
« Article premier. — Le début du premier alinéa de l'article 4 de la loi du 28 mars 1882 est modifié comme suit :

« L'instruction primaire est obligatoire pour les enfants des deux sexes, français et étrangers, âgés de dix à quatorze ans révolus... »

Cette espèce de petite révolution dans l'enseignement primaire français, révolution bien timide, mais dont on ne doit pourtant pas négliger l'importance, n'avait pas été faite sans mal.

La discussion qui, soit dans les commissions, soit dans les débats publics, traîna pendant plus d'un mois devant le Parlement, mit en lumière, mieux que jamais, le sectarisme des hommes de droite, et leur désir d'empêcher les enfants de France de connaître les joies de l'esprit.

Enfin, le 7 août, après un dernier débat au cours duquel les ci-devant manifestèrent une fois de plus leur hargne, les huissiers purent faire circuler les urnes pour le scrutin final. Et le 13 août, le *Journal officiel* donnait force de loi au vote du Parlement.

♦ ♦ ♦  
Voter une loi, c'est relativement facile. L'appliquer, c'est beaucoup moins commode.

Pourtant, il fallait que la réforme entrât en vigueur dès la rentrée d'octobre. M. Jean Zay et ses collaborateurs, parmi lesquels il faut comprendre l'ensemble des membres du corps enseignant, s'y employèrent sans délai et, depuis, sans relâche.

L'activité déployée par tous fut telle que l'on peut dire qu'actuellement le nouveau régime fonctionne à peu près partout, et que, là où une période de transition s'est avérée nécessaire, elle sera réduite au minimum.

En France, on a l'habitude de peser, de compter, de mesurer et de comparer avant d'agir. Bureaucratie et paperasse superflues sont l'un des maux de la Troisième République et l'on commence à s'en apercevoir. Les rapports s'accumulent. Les « états » succèdent aux « tableaux », les « tableaux » aux « projets », les « projets » aux « récapitulatifs » et les « récapitulatifs » aux « suppléments d'information ». La vie du pays finit par étouffer sous cet excès de scrupules dactylographiés. Or, j'ai l'impression qu'en ce qui concerne la loi de prolongation de la scolarité, une nouvelle méthode a été inaugurée. Avant tout, on a voulu faire vite: les formalités nécessaires ont été accomplies: celles qui ne l'étaient pas ont été négligées ou différées... Bref, la prolongation de la scolarité a été réalisée dans les faits presque avant de l'être sur le papier. Je répète que c'est une impression personnelle, mais je serais navré de me tromper.

Bien sûr, il y avait des objections. Après les objections d'ordre politique et moral (*sic*) qu'avaient soulevées à la tribune des Chambres les porte-parole de ceux qui souhaitent d'éborgner le peuple, le jeune ministre de l'Education Nationale et tous ceux qui l'avaient aidé dans sa lourde tâche durent subir le feu des objections — plus sérieuses, celles-là — d'ordre matériel.

Des fonctionnaires scrupuleux, ardens partisans de la réforme, tremblaient pourtant à l'idée qu'on dut la rendre effective moins de 2 mois plus tard.

Je ne suis pas bien sûr qu'alors M. Jean Zay n'ait pas adressé à ces dévoués... surintendants de l'école laïque une circulaire qui peut très strictement se résumer par ces deux mots:

Une  
enquête  
de  
YVES GROS RICHARD  
sur  
la prolongation  
de la  
scolarité

« Moi, mam'zelle; moi, mam'zelle. »

« La joie, qui devrait être donnée à tous, d'exercer le métier que l'on aime. »



« Débrouillez-vous! » Horreur! Hérésie! Qui de nous, à la caserne, n'a pas naguère maudit l'adjudant quand celui-ci, à qui l'on déclarait qu'on n'avait pas de balai pour nettoyer la chambrée, répondait avec détachement : « Veux pas le savoir... Débrouillez-vous! » Et, de fait, la chambrée était balayée.

Oserons-nous dire qu'en ces circonstances, M. Jean Zay a un peu fait à ses collaborateurs « le coup de l'adjudant »? En tout cas, la prolongation de la scolarité a été appliquée.

♦ ♦ ♦  
Revenons à ce que nous disions plus haut : on a fait vite. On a dit :

« Occupons-nous d'abord des gosses, les statistiques viendront après.

C'est pourquoi nous avons en vain cherché des statistiques complètes. Elles ne sont pas

Les élèves sont plus nombreux. Il a fallu utiliser de vieux baraques. Il faut construire de nouvelles écoles à nos enfants.



toute la France, ont dû être créés par suite de la nouvelle loi.

Imagine-t-on ce qu'a déjà de salutaire, par ce côté « magistral » la loi du 13 août? Depuis des années, des jeunes gens et des jeunes filles pourvus de diplômes, voyaient s'ajouter à la fatigue de leurs longues et difficiles études, la lassitude déprimante de l'inaction.

Ils avaient travaillé durement, longuement. Les parents s'étaient sacrifiés, pour leur permettre de préparer le brevet, l'école normale; eux, leurs paupières s'étaient rougies sous la lampe, leurs yeux s'étaient gonflés, leur teint avait pâli... Et tout cela, en vain. Ils attendaient, le diplôme plié en deux entre les pages d'un atlas, qu'on voulût bien prendre en considération leurs efforts et leurs succès. Si le *mérite* signifie quelque chose, à qui donc pouvait-il mieux s'appliquer qu'à ceux-là.

Et voici que la loi nouvelle leur ouvre les portes, leur permet enfin de satisfaire une vocation qui a ceci de merveilleux que les peines qu'elle détermine la rendent plus ardente encore au cœur de ceux qui en sont possédés.

Près de quatre mille jeunes gens et jeunes filles, grâce à la loi de prolongation de la scolarité vont enfin connaître la joie, qui devrait être donnée à tous, d'exercer le métier que l'on aime.

La loi n'aurait-elle eu que ce résultat qu'elle devrait être déjà bénie. Mais il y a le reste : les gosses, l'armée des gosses!

(A suivre.)

# mon Oncle Jules

**J**'APPARTIENS, comme Napoléon, comme Victor Hugo, comme la Tour Eiffel et la machine à vapeur, au dix-neuvième siècle, mais je reconnais volontiers que je ne saurais compter parmi ses illustrations, non seulement parce que ma modeste personne ne s'est jusqu'à présent signalée à l'admiration de ses contemporains que par une certaine adresse au jeu de croquet, mais encore parce que le temps m'a manqué de m'inscrire parmi les notoriétés de ce siècle remarquable. Je suis né, en effet, à la fin, tout à fait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ayant vu le jour (si je puis m'exprimer ainsi) dans la nuit du 31 décembre 1899, au 1<sup>er</sup> janvier 1900, vers minuit moins cinq.

On ignore dans quelle situation d'infériorité vous place une telle date de naissance. Lorsque j'avais dix ans, et que j'étais hanté par l'idée que je ne verrais pas l'an deux mille, j'enviais mes petits camarades nés en 1900 et qui célèbreraient, avec un peu de chance, leur centenaire au cours de cette année célèbre. Mais comment espérer vivre *plus d'un siècle*? Ces cinq minutes d'avance que j'ai prises sur mon siècle et que mon siècle ne rattrapera jamais m'ont gâché l'existence.

D'autant plus que, mon enfance durant, je n'ai reçu qu'un seul cadeau pour mon anniversaire et pour le nouvel an, qui se suivaient à cinq minutes d'intervalle. Quant à ma fête patronymique, mes parents, sur le conseil. Ma famille a toujours estimé baptisé Sylvestre, je n'avais rien à attendre non plus de cette occasion confondue avec les deux autres.

Je me demande parfois pourquoi mon oncle Jules avait donné à mes parents, lui qui donne si rarement et ne prête qu'à contre-cœur, un pareil conseil. Ma famille a toujours estimé que les saints, le ciel et la religion, c'était bon pour le peuple, qu'il en fallait, et même, comme dit mon oncle Jules, que « si elle n'existait pas il faudrait l'inventer ». Mais on ne souhaitait chez moi ni la Saint-Jérôme (mon père s'appelait Jérôme), ni la sainte Amélie (maman s'appelait Amélie), ni même la saint Jules (mon oncle Jules s'appelle vraiment Jules). Il était donc indifférent qu'on m'appelât du nom de ce saint qui préside aux enterrements des années. Je pense que mon oncle Jules, qui est prudent, prévoyant, raisonnable et astucieux, a pensé que mes cadeaux de nouvel an et d'anniversaire, en s'appliquant automatiquement à ma fête patronymique, flatteraient, s'il est quelque part dans le ciel un nommé Saint-Sylvestre, cet important personnage, et qu'on ne risquait rien que de gagner à ce jeu-là. D'ailleurs, mon oncle Jules n'a pas de religion à proprement parler, mais comme il dit « il y a tout de même quelque chose au-dessus de nous! ».

Je fus accueilli fort diversement. Ma mère désirait une fille, et lorsque la sage-femme se penchait vers elle murmura « C'est un joli petit garçon! » (je dis cela sans vanité, et je sais bien que j'étais tout aussi affreux

qu'un nouveau-né, mais je suis véridique, et le fait est que la sage-femme, Mme Claude, dit à ma mère, sans doute pour que la désillusion fût moins forte : « C'est un joli petit garçon », maman, d'une voix éteinte, murmura ce qu'en des circonstances toutes différentes cria le plus fameux général de l'Empire. (Et, entre parenthèses, il fit bien, car s'il n'avait dit le mot qui porte son nom, connaîtriez-vous le nom du général Cambonne? Non). Mon père attendait dans la pièce voisine; il y avait treize ans qu'il souhaitait un fils, trois semaines que ma mère — une personne fort lente et un peu traînarde, il est vrai — lui donnait motif à s'impacienter, trois heures qu'en désespoir de cause il se nourrissait des extrémités de ses ongles. Sa joie éclata, lorsque la sage-femme lui dit: « C'est un garçon. Il n'est pas joli, mais c'est un garçon » (Je rapporte ces paroles de Mme Claude, non par fausse modestie, car je n'étais pas plus hideux qu'un autre nouveau-né, mais par souci de vérité).

Et cependant, je n'ai pas eu beaucoup plus de chance que quiconque. J'ai eu la rougeole, mon certificat d'études, un petit frère (qui naquit le vingt-neuf février, lui, et a célébré son septième anniversaire cette année, en vidant des coupes de champagne parmi des filles perdues!) et, chaque fois que j'ai eu besoin de cinq francs, j'ai toujours trouvé dans mon porte-monnaie quatre francs quatre-vingt quinze.

Mon oncle Jules (ma famille se composait alors de mes parents, d'un grand nombre, hélas, de cousins, de cousines, germains, ou non germains, d'oncles quelconques, de tantes indifférentes et de mon oncle Jules) ne m'accueillit pas avec tant de peine ni tant de joie. S'il poussa lui aussi, sur un ton exclamatif, le nom de ce général illustre, ce fut par surprise; il fut satisfait, parce que ma mère était déçue, et mécontent, parce que mon père était ravi. L'un annula l'autre.

Mon oncle Jules est le mari d'une défunte sœur de ma mère. Il est de beaucoup le plus considéré, le plus respecté, le plus choyé de tous les membres de ma famille. C'est qu'il est le plus intelligent, le plus subtil, le plus retors, et celui d'entre nous qui peut se vanter le plus justement de son flair. Ne possédait-il pas l'obligation de la Ville de Paris 89 portant le numéro 724.568? On peut estimer (et mon jeune frère qui d'ailleurs a mal tourné, estime) qu'il n'y a point de mérite particulier à posséder une obligation de la Ville de Paris, quand bien même elle porterait le numéro 724.568. Et cela fut vrai. Jusqu'au début de 1902, mon oncle Jules ne se distinguait de mes autres oncles que par des vertus secrètes. Mais alors il arriva ceci que nous aurions dû prévoir (et je ne suis pas le plus coupable, n'ayant alors que deux ans et quelques jours) que cette obligation gagna le gros lot. Mon oncle y était-il pour quelque chose? Non, dira-t-on. Non, dit Lucien (c'est mon frère). Toujours est-il que c'est lui, Jules, et non Paul, Jacques, Chrysostome ni

Lucien, qui avait acheté cette obligation-là. Mon père — qui était comptable dans une maison de soieries — avait acheté lui aussi une obligation : le numéro 865.427. Je vous demande un peu! Ma mère, qui aimait geindre, lui disait parfois : « Ah! si seulement tu étais un homme comme Jules, je pourrais avoir une bonne... »

Cette réussite valut à mon oncle beaucoup de flatteurs, de soins intéressés. Ma cousine Esther surtout se signale par une flagornerie répugnante, et ma tante Marceline a des façons de lui dire : « Mon bon vieil ami », pour nous diminuer, nous, les jeunes, qui me font « tourner les sangs », comme dit l'oncle Jules. Mais, soit que l'oncle ait une réelle valeur, soit que nous ayons pris l'habitude, à force de lui parler admirativement, de l'admirer pour de bon, le fait est que ce n'est pas un homme comme les autres. Il dit gravement, et avec une assurance qui interdirait — si l'un de ses neveux en avait jamais envie — de le contredire, des choses pleines de bon sens, qu'il a lues dans le *Matin* et dans l'*Echo de Paris*. On ne lui en conte pas. C'est un finaud. Il n'est pas de sujet sur lequel il n'ait son mot à dire : politique, vie sociale, sports, faits divers, arts, modes. C'est un petit homme rose et rond, avec des cheveux coupés en brosse, une barbe carrée, des moustaches relevées, une voix grave. Il porte une calotte noire ornée d'un gland, qui lui donne l'air d'un bibliothécaire...

Mon oncle Jules a soixante-cinq ans. Son neveu Sylvestre — c'est moi — bientôt trente-sept. Mon oncle Jules habite un petit pavillon à Saint-Mandé, son neveu Sylvestre une chambre et une cuisine, rue du Pas de la Mule. Mon oncle Jules a cessé de parcourir la France pour le compte de la maison Blond, Blond et Brun frères, passementiers, l'année même de la guerre. Son neveu Sylvestre, depuis cette même année, use sa vue, ses jours et deux paires de manches de lustrine par an, aux guichets (aujourd'hui à la Caisse III) de la Banque Mammon. Mon oncle Jules vit avec sa bonne. Son neveu Sylvestre vit tout seul. Mon oncle Jules n'attend de son neveu Sylvestre que sa visite du jeudi soir. Le neveu Sylvestre attend de l'oncle Jules que, le plus tard possible, mon Dieu! il lui laisse un petit pécule qui me permettrait, non de quitter aussitôt la banque Mammon, mais de m'enrichir rapidement. Car la Bourse, moi, vous savez... Tenez, si j'avais eu quelque argent, au moment de la dévaluation, et si j'avais été prévenu à temps... Et si j'avais eu quelque argent, sûrement j'aurais été prévenu à temps!

Chaque jeudi, je me rends à Saint-Mandé, et je dine avec l'oncle (parfois avec Esther aussi, ou le cousin Dieudonné, ou la tante Marceline) menu qui est toujours le même: du bouillon, des macaronis, du jambon, du camembert, — j'ai horreur de ça! — et de la confiture. C'est drôle :



voilà bientôt dix ans que cela dure, et je n'ai pas pu m'habituer à ce camembert. Mais je n'en dis rien. L'oncle serait furieux.

Le café servi, l'oncle Jules allume sa pipe. Il me dit: « Sylvestre, que raconte-t-on à Paris? » Car il a beau habiter à deux stations de métro de la capitale, il se considère comme isolé du monde. Je lui dis: « La Tubise a monté, la Virgule Limited a perdu quatre points ». Cela ne l'intéresse guère. Moi, cela me console: je tiens un carnet de mes opérations de Bourse, « pour du beurre », comme disent les enfants. C'est prodigieux les sommes que j'ai déjà englouties. Mais en 1931, j'ai gagné en une seule séance deux cent trente mille francs, illusion. Si l'oncle Jules m'avait alors avancé... Mais n'y pensons plus! Il me dit: « Tu as vu ce crime, rue de Rome? C'est dans ton quartier ». Ce n'est pas du tout dans mon quartier, mais l'oncle Jules, qui connaît tous les hôtels de l'Ouest et du Sud-Ouest de la France (c'était sa tournée — mais il ne sait pas exactement où se trouvent Tourcoing et Draguignan : c'était la tournée du plus jeune des frères Brun) ignore absolument Paris. Je ne le démens pas. Il serait furieux. Je lui parle du crime. Ou du ministère. Ou n'importe. C'est une conversation fort instructive. Tous mes camarades de la Banque Mammon connaissent, de réputation du moins, mon oncle Jules. Si je dis un peu solennellement une phrase qui sonne bien, ils ajoutent, avant que j'aie pu le faire « comme dirait mon oncle Jules! ». Juste hommage à un homme réfléchi, positif, bon bourgeois et bien français, et qui ne s'est jamais laissé prendre aux pièges des femmes, de la finance et de la politique!

Les opinions de mon oncle Jules valent d'être rapportées. C'est ce que je ferai chaque semaine. Peut-être trouvera-t-on que je trace de lui un portrait quelque peu flatté. Mais après tout, il serait trop bête que les mînauderies de la tante Marceline ou de cousine Esther enjolent ce digne vieillard.

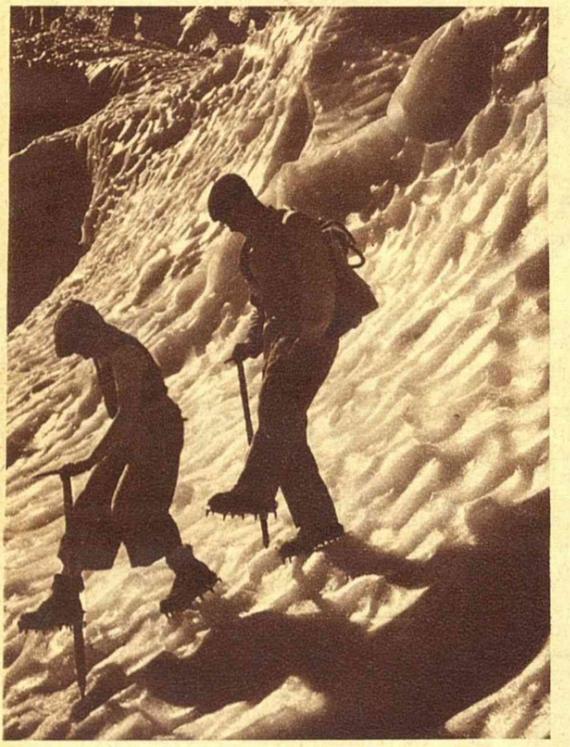
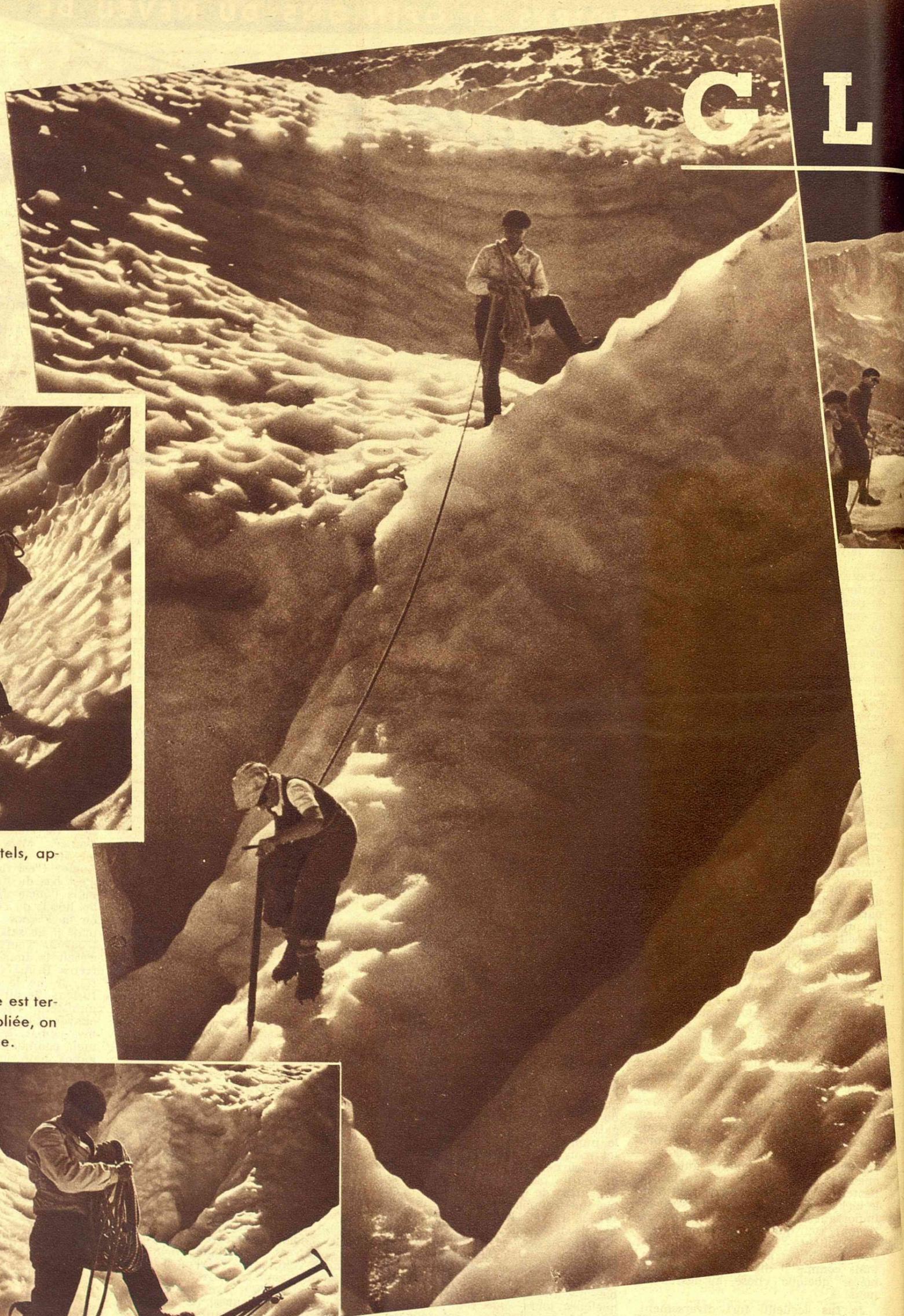
Ce serait à vous dégoûter d'être honnête!

Comme dirait mon oncle Jules...

Sylvestre HAUTON.

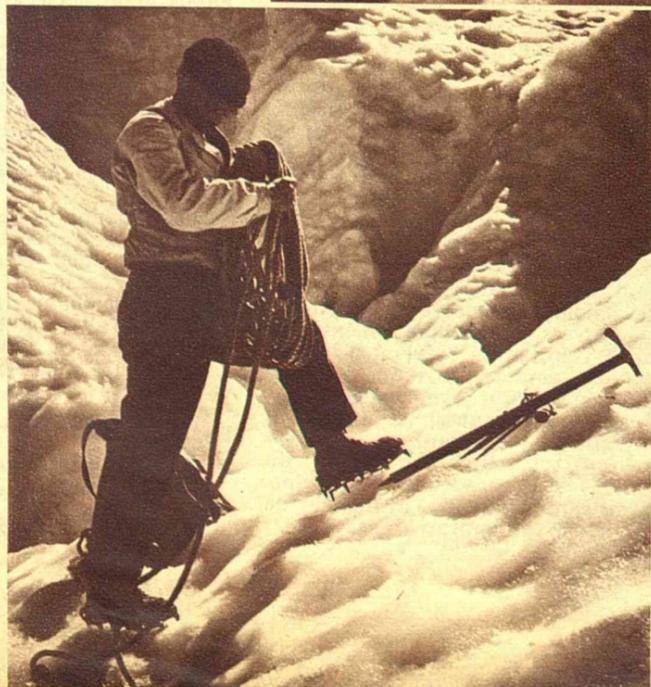
P. C. C. Casimir LECOMTE.

# G L A



Ne glissez pas, mortels, appuyez-vous!

Repos. - La descente est terminée. La cordée repliée, on s'en va vers la vallée.



Un passage difficile: sur un pont de glace, la cordée avance entre deux gouffres...

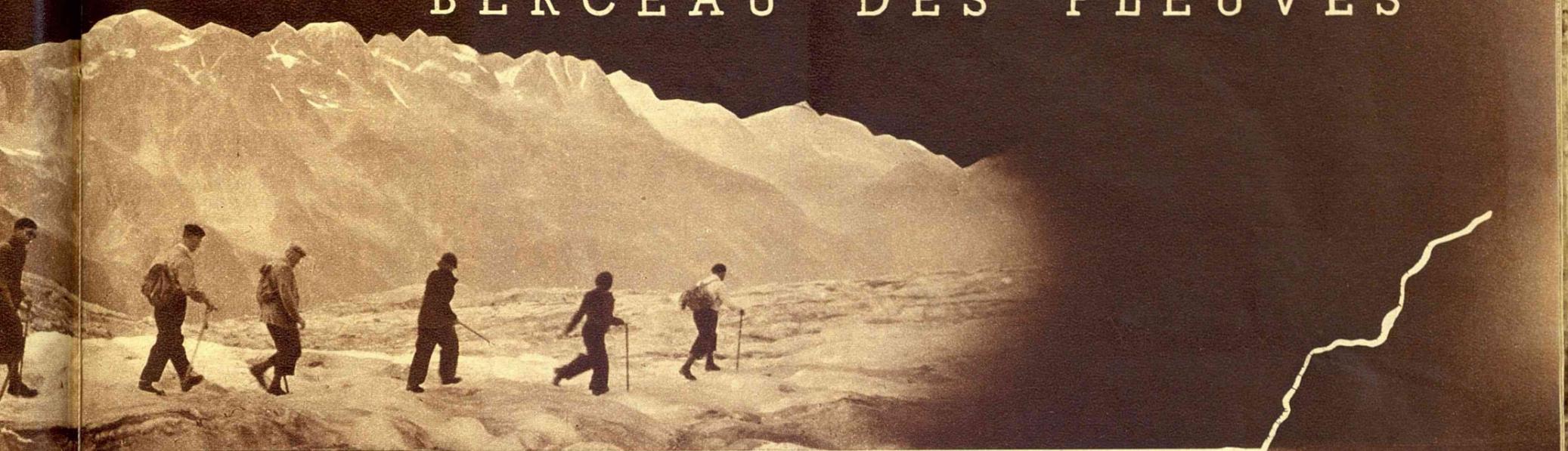
P H

S

L'hiver, croûte gla...  
 Mais la...  
 impassible...  
 Joie de...  
 phe de l'...  
 vigueur d...  
 Pas mé...  
 de la bar...  
 Ici, rien...  
 qu'il va s...  
 sières, des...  
 Joies du...  
 pons des...  
 morsure...  
 est soupl...  
 cordée qui...  
 tation pe...  
 La vall...  
 bois aux...  
 les bois d...  
 sage. Der...  
 A mi ha...  
 du coton...  
 Paliers...  
 Celle-ci...  
 glaciers p...  
 bourrés d...  
 gouffres d...  
 et trapu...  
 Parfois...  
 ner, ou es...  
 de féerie...  
 Les diff...  
 neurs, par...  
 cherchent...  
 cordée cor...  
 bes arbot...  
 Levez le...  
 pour attei...  
 La halte...  
 tes cimes...  
 Repos. I...  
 kilomètres...  
 touchés...  
 Et la d...  
 rôle essen...  
 Après, q...  
 dins, un i...

# LA C I E R S

## BERCEAU DES FLEUVES



P H O T O S      B R A S S A Ï

Le grimpeur, à coups de piolet, assure la cordée, par un piton fragile, au flanc du glacier.

**S**KIEURS et varapeurs! La montagne a ses amants de l'hiver et ses fidèles de l'été.

Aux beaux jours, les rudes ascensions vers les cimes éternelles, les cordées qui cheminent, audacieuses et prudentes, vers l'air plus bleu, moins dense, vers les éblouissants panoramas de ces grands balcons du monde que sont les Hautes-Montagnes.

L'hiver, le ski glisse sur la neige épaisse et élastique, trace son double sillon dans la croûte glacée et précipite les « bobs » vers les abîmes des vallées...

Mais la montagne reste la même, avec ses joies fortes et pures, avec ses rudes arêtes impassibles, immuables, dressées comme des scies dessous les cieus changeants.

Joie de l'obstacle à vaincre, joie de la conquête sur la nature hostile, joie du triomphe de l'homme! Nulle part ailleurs, peut-être, ne ressent-on dans cette plénitude la vigueur de l'effort humain.

Pas même à la mer, quand les vagues se déchainent. Car on a, sur les flots, le secours de la barque, du vent ou du moteur.

Ici, rien. L'homme vient à la montagne les mains nues. C'est à la force des poignets qu'il va se hisser, pouce par pouce, au dessus des vallées brumeuses, au dessus des poussières, des nuages même, jusqu'au grand soleil glacé.

Joies du départ! Le sang, déjà, bat plus vite, plus chaud dans les veines. Les crampons des souliers assurent des prises solides sur la glace. Chaque pas est comme une morsure. On s'en va, chaîne solidaire de la force des hommes unis pour vaincre. La laine est souple sur les torsos gonflés. Des flèches de lumière viennent, obliques, caresser la cordée qui monte. Peu de paroles. Il faut aux poumons, au cœur, un lent effort d'adaptation pour se satisfaire d'un oxygène à la fois plus pur et plus rare.

La vallée s'éloigne, avec ses ruisseaux d'eau vive, fleuves en puissance, ses maisons de bois aux doubles fenêtres, ses panaches de fumée légère. On a traversé les pâturages, les bois de sapins. On garde au cou la trace des aiguilles qui vous ont égratigné au passage. Derniers contacts avec la vie végétale.

A mi hauteur, souvent, c'est la mer des nuages avant la mer de glace. On entre dans du coton, les silhouettes ont le flou des films de cauchemar.

Paliers sans importance, hors-d'œuvre de l'ascension.

Celle-ci, elle ne commence vraiment qu'aux glaciers. Et non point à ces larges glaciers plans qui vous ont un air d'armoire à glace couchée. Aux glaciers hérissés, bourrés de murs hostiles, crevés de fentes insondables. La nature maligne a jeté sur ces gouffres des ponts ironiques et félés. Ils sont là qui vous invitent, avec un air solide et trapu. Et puis, crac, ils vous laissent tomber...

Parfois, c'est, massive et pesante, une vraie muraille de Chine qu'il faut ou contourner, ou escalader. Pas de faille? Alors, le rolet trace dans la glace irisée des escaliers de féerie. Un peu glissants, seulement...

Les difficultés se multiplient. Grimper vers les cimes? Un vrai travail de ramoneurs, parfois, mais sans la suite. On se hisse, peu à peu, les jambes pendantes qui cherchent un appui, la main bien accrochée à quelque aspérité. En haut, le chef de cordée contrôle l'ascension, accroché à la plateforme, la corde amarrée, les deux jambes archoutées au bord du chemin qui monte.

Levez les yeux. La cime est là, toute proche, et qu'il faudra, pourtant, des heures pour atteindre.

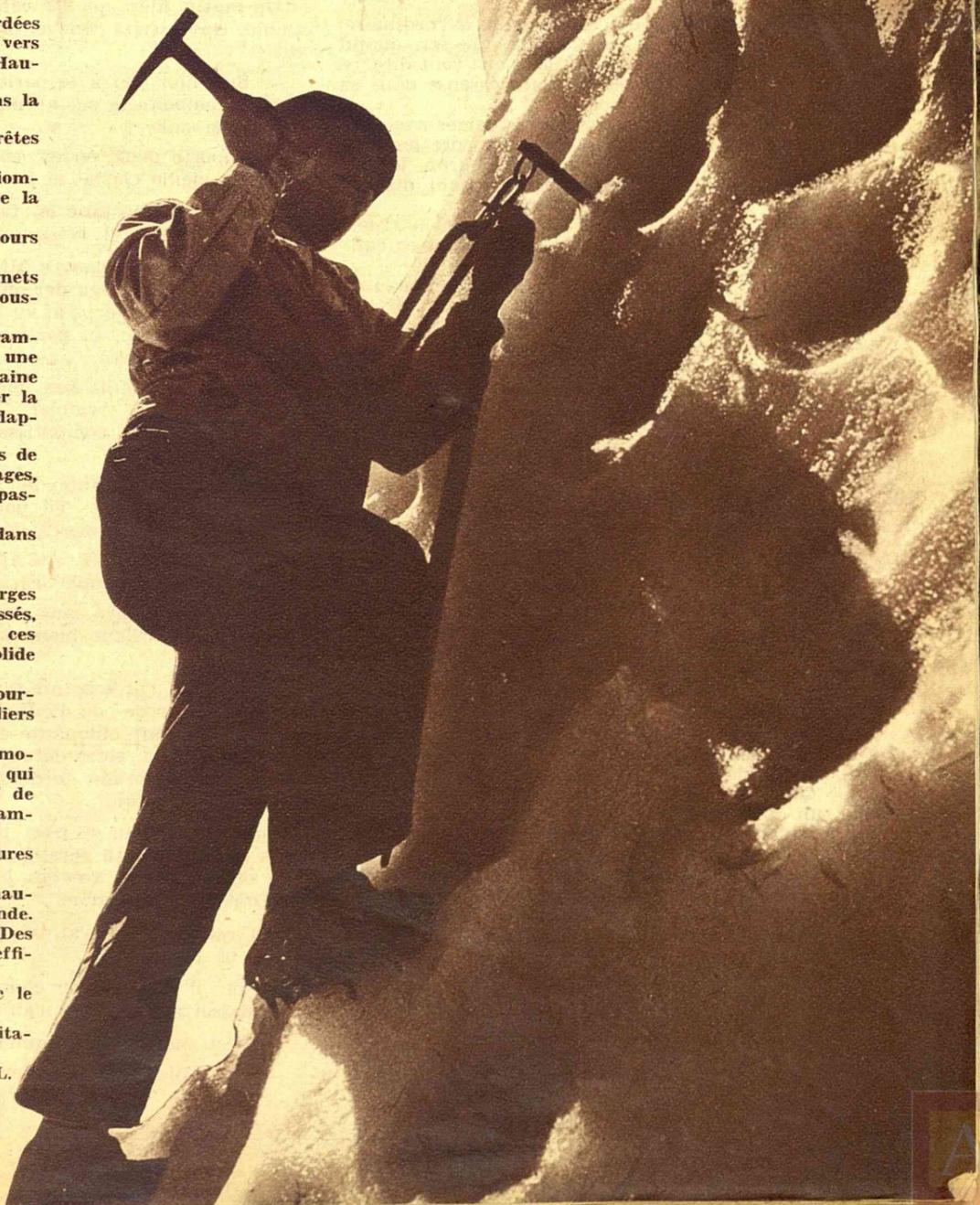
La halte enfin, tout en haut, sur l'inconfortable sommet, plus haut que les plus hautes cimes. Une griserie inoubliable parce que unique. On est sur l'un des toits du monde.

Repos. Le cœur s'apaise. L'air est subtil et doucement endormeur. Il fait froid. Des kilomètres de monts et de glaciers, semés de tapis de forêts émergent de brumes effilochées.

Et la descente, plus périlleuse encore que la montée, le chemin à reculons, avec le rôle essentiel des pieds aveugles.

Après, quand les membres las reposent, enfin, sur les lits tièdes des hôtels pour citadins, un inoubliable souvenir, pour tout un an.

Claude MARTIAL.



# CHEZ LES AUTRES

UN  
CONTE INÉDIT DE

— Enlève-moi ce chapeau, ces lunettes!  
Milou obéit et Garric lui prenant la tête entre les mains la tint levée sous la lampe et longuement lui examina les yeux.  
— Je ne vois rien de rien! conclut-il. Assieds-toi, mange et va te coucher. Tu nous racontes des histoires, demain tu y verras clair!  
Milou soupira et s'installa sur le banc près des autres, mais c'est à peine s'il goûta à la soupe aux choux et au petit salé; il répétait :

LÉON GERBE

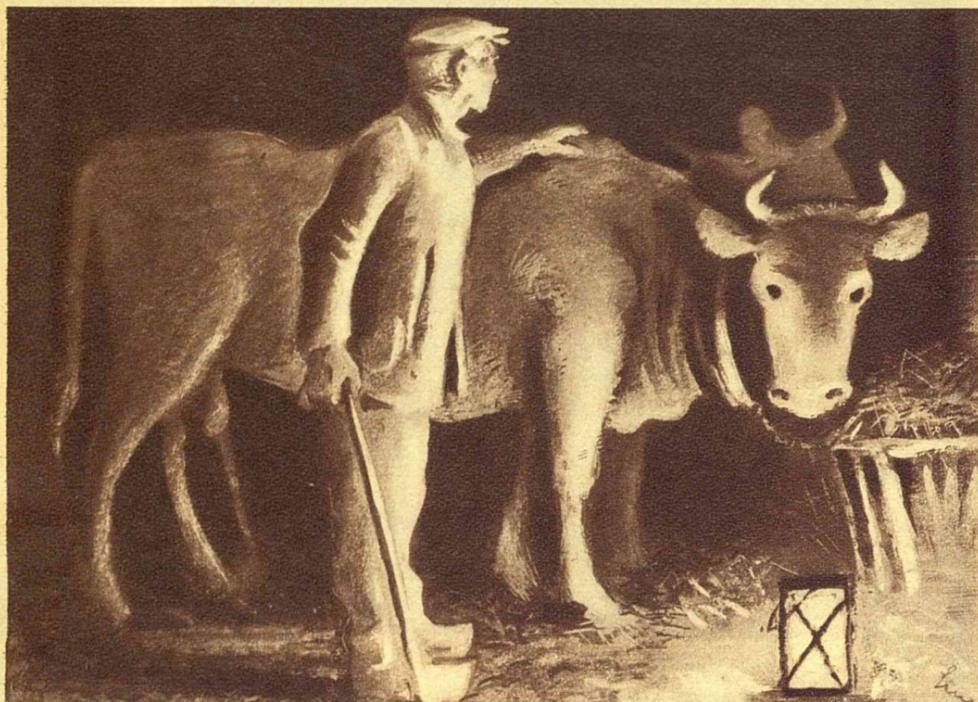


ILLUSTRATION DE LINGNER

C'ÉTAIT un jour comme tous les autres. Le lac fumait, les plaques de neige luisaient aux flancs du Sancy, le ciel était plein de soleil et de vent. Les cinquante taureaux — des salers rouges — plongeaient leurs fronts frisés dans l'herbe haute du pâturage et les cornes en arc brillaient accrochant la lumière.

Milou surveillait tout cela, comme à l'ordinaire, derrière les verres de ses lunettes de fer, quand soudain il ne vit plus rien. « Bah! que veut dire? », murmura-t-il, et il passa sa main osseuse dans sa barbe blanche et sur son front.

Il enleva ses lunettes, essuya les verres avec son mouchoir, les remit; il distinguait encore les taureaux, mais le lac, la montagne, le buron, le bois de hêtres semblaient avoir brusquement disparu comme lorsque le brouillard tombe.

— Picquart! Ici Picquart! appela-t-il et le chien, un labri tout bourru, vint frotter son museau contre son pantalon de bure.

Milou un peu tranquillisé quitta son chapeau de feutre noir en forme de cloche et levant la tête, regarda le soleil: un rouge flamboiement emplît ses deux yeux bleus, aussi candides, aussi clairs que ceux des enfants.

— Pauvre de moi! Mais je n'y vois plus! gémit Milou, et il se roula dans l'herbe.

◆◆

Dans la grande salle de la borde du Pont-de-Couze, tout le monde était attablé sous la grosse suspension de faïence blanche. Seul, Milou, le gardien des taureaux, manquait.

— Que trafique encore Milou! Cré nom! il se fait vieux, celui-là! gronda Garric, et son poing s'abattit sur la table de chêne en faisant danser assiettes et verres.

C'est alors que Milou entra tout tâtonnant et tenant Picquart par une ficelle. Arrivé au milieu de la pièce, il resta immobile, la tête basse.

— Eh bien! Milou, tu te fais attendre, ce soir! dit Garric rudement.

— Ah! maître, si vous saviez ce qui m'arrive! répondit Milou d'une voix tremblante.

— Quoi? les bêtes peut-être... s'inquiéta Garric sur un ton menaçant.

— Pauvre monde, je n'y vois plus! lâcha dans un souffle le vieux berger.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là! s'exclama Garric, et tous les valets, la cuillère en l'air, regardèrent Milou dont les yeux bleus brillaient plus que de coutume derrière les lunettes, car ils étaient remplis de larmes.

Garric s'était levé; c'était un homme dans la force de l'âge, frisant la quarantaine, rouge de poil et de mine et qui flambait vite de fine fureur, dès que ça ne marchait pas à son idée.

— Approche, dit-il.

Milou s'approcha un peu craintif.

— Je suis aveugle! Je suis aveugle!  
Quand tout le monde se leva de table, il interpella le petit berger :  
— Hé! Baptistou, mon enfant, viens me conduire jusqu'à l'étable!

Le petit prit la main du vieux; Garric les regarda sortir et se grattant la tête d'un air mécontent, il déclara :  
— C'est l'âge, pardi! Ses yeux n'en veulent plus. Il n'est pas foutu de garder à présent; je vais le remplacer!

A partir de ce jour, Milou ne quitta plus la borde; la vue ne lui était pas revenue; c'est à peine s'il devinait le pays comme à travers le brouillard.

Personne ne s'occupait de lui; il allait de la ferme à l'hort, de la grange à l'étable, toujours seul, les autres travaillant. Picquart, son bon labri, suivait maintenant le nouveau berger à travers les parages tout le long du jour. Milou connaissait la solitude et l'ennui.

Un matin, alors que les valets étaient à la montagne, Garric vint trouver Milou à l'étable et lui dit :

— Suis-moi, j'ai à te parler.

Milou emboîta le pas au patron et le suivit dans la grande salle

— Apporte deux verres! commanda Garric à sa mère, la vieille Gathe, et il s'assit sur le banc.

Milou s'était installé en face du maître et, vaguement inquiet il attendait.

— Ecoute, mon pauvre Milou, tu vois bien que je ne peux plus te garder, et puis ici il n'y a pas moyen de te soigner; j'ai vu le Maire, on te donne un lit à l'hospice, tu partiras dimanche! déclara brusquement Garric.

Milou ne répondit pas, mais ses lèvres bleuies s'étaient mises à trembler. La Gathe du coin du feu le regardait, compatissante; elle essaya de parler pour lui.

— Allons, Jean. Milou ne nous gêne pas ici, et pour ce qu'il mange. Tu pourrais bien le garder, va, il s'occupera des porcs, des oies...

— Non et non! C'est une affaire entendue, l'hospice le ramasse! coupa brutalement Garric.

Alors Milou se leva sans avoir touché à son verre de vin et regardant bien en face Garric, il déclara :

— Ecoutez, j'ai soixante-dix ans, quand je suis entré à la borde de Pont-de-Couze, j'en avais quinze : ça fait cinquante-cinq ans que je travaille pour vous; votre défunt père avait dit avant de mourir qu'on me garderait jusqu'à la fin. Et c'est ça votre merci!

— Allons, Milou, ce n'est pas pour te renvoyer, mais à l'hospice tu seras mieux soigné qu'ici, et puis on viendra te voir les jours de foire! répondit Garric un peu gêné.

— C'est bon, je n'ai besoin de personne! dit Milou et il sortit.

Le soir, il vint manger comme de coutume, mais il ne desserra les dents qu'au moment de partir.

— C'est bien demain dimanche? demanda-t-il.

— Oui, Milou, allons, prépare-toi pour aller à

l'hospice, je t'emmènerai l'après-midi en auto, répondit Garric, d'une voix cordiale.

— Ça va, ça va, bonsoir à tout le monde! dit le vieux berger, en repassant la porte. Après son départ, une gêne inexplicable suivit et maître et valets restèrent sciencieux.

Cette nuit-là, Picquart, le labri, hurla à la mort sur la levée de grange.

Il faisait petit jour; Milou, par le fenestrou, apercevait vaguement une lueur blanche.

Il se leva, se vêtit comme à l'ordinaire; pantalon de bure, corps de tricot et feutre verdi; puis il rangea soigneusement dans la mallette cloutée, recouverte de peau de chèvre, ses blouses, son habit de rase noire.

Picquart tournait autour de lui, remuant la queue, lui faisant fête.

Milou s'assit un moment sur le lit, le labri posa sa tête sur ses genoux et ses bons yeux de chien avaient l'air de dire :

— Reste!

Milou, tout en lui caressant l'échine, lui parlait :

— Je m'en vais, tiens, mon pauvre Picquart! Ils ne veulent plus de moi, je suis trop vieux, je n'ai plus rien à faire ici!

Il sortit; un soleil clair et, montait derrière le Puy de Sancy; l'air du matin sentait l'herbe mouillée et l'eau de la Couze la menthe et la neige fondante.

Milou, en écrasant les gentianes, se mit à marcher à travers les pâturages. Devant le parc aux taureaux il s'arrêta; appuyé aux claies, il essaya de reconnaître ses préférés, mais ce fut en vain; il ne distinguait qu'une confuse masse rouge; alors il appela :

— Violent! Ferrand! Frisé!

Les salers vinrent lui lécher les mains de leur langue râpeuse. Milou resta un long moment à respirer l'acre odeur des bouses, à sentir sur son visage le souffle chaud des taureaux qu'il ne garderait plus. Il rêvit dans cet instant toute sa vie passée sur cette montagne : la garde des bêtes dans les pacages durant l'estive, les soins à l'étable pendant l'hiver.

— Allons! soupira-t-il et s'arrachant au parc plein de sonnailles; il se dirigea vers le buron accoté dans une bosse d'herbes, près d'un bois de hêtres.

La masure sous son chaume gris semblait l'attendre. Milou poussa la porte; le soleil entra avec lui dans la pièce obscure emplie d'un parfum aigrelet de tomes fraîches. Le lit où tant de fois il avait dormi n'était pas défait; les presses, les gères, encombraient le sol de terre battue.

— Non, quitter tout ça, jamais! dit Milou en faisant le tour de la pièce, Picquart sur ses talons.

Une grosse corde pendait à une solive; Milou la regarda un peu hagard, puis montant sur un escabeau, il saisit la corde et sans hâte fit un nœud coulant qu'il se passa autour du cou.

Dehors, le soleil flambait dans le ciel; les moustiques dansaient autour des fayards, au loin un morceau de lac brillait, la neige étincelait aux pentes du Sancy, les taureaux rouges s'agitaient dans le parc et le vent qui passait sentait l'herbage amer.

— Il vaut mieux partir tout de suite que d'aller crever là-bas! dit tout haut Milou, et d'un coup de pied il envoya rouler l'escabeau dans un coin du buron.

Son corps se balançait dans le vide, il se tordit un moment au bout de la corde, tandis qu'une bave rougeâtre coulait sur sa barbe blanche; puis il ne bougea plus.

Picquart s'était couché devant la porte du buron et hurlait. Un quart d'heure plus tard, les gens de la ferme, Garric en tête, accouraient; quand ils furent devant le buron et qu'ils aperçurent Milou déjà tout noir, pendu au-dessus du sol, ils poussèrent un : « Ah! » d'étonnement et quittèrent leurs chapeaux.

Alors Garric, dans le silence, déclara d'une voix bourrue :

— Le pauvre bougre! Il n'était plus bon à rien! Il vaut mieux ça. Il ne souffre plus!



L'entrée du métro

Le 4 sept. laborateur et Pierre Vuillemin bien connu à droite, la rep d' Eugène

L'entrée du Populaire, K

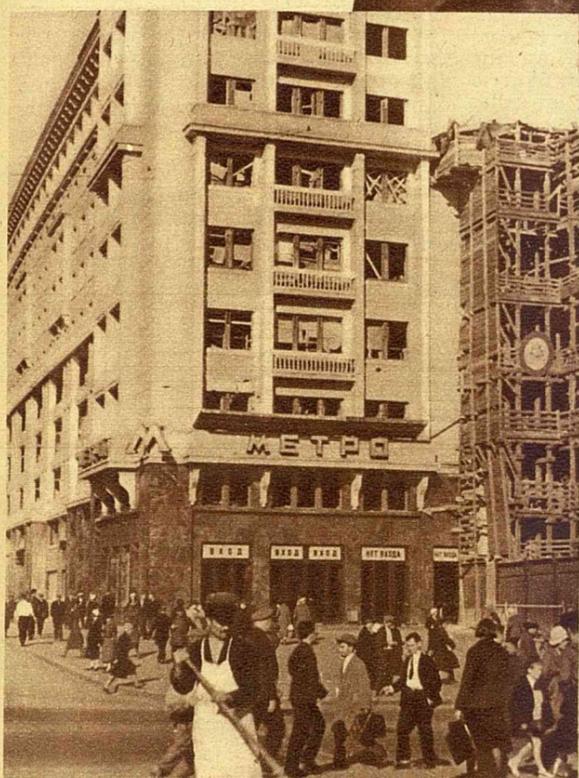
# Le pays de la vie unanime

# URSS

## vue à travers son théâtre

par  
**PIERRE SCIZE**

La salle du grand théâtre de Moscou, pendant la représentation d'« Eugène Onéguine », lors du récent festival théâtral.



L'entrée d'une station du métro de Moscou.



Le 4 septembre, nos collaborateurs Paul Gsell et Pierre Scize, et M. Vuillemoz, le critique bien connu (de gauche à droite), assistaient à la représentation d'« Eugène Onéguine ».



L'entrée du Théâtre d'Art Populaire, place Maïakovski.

**C'**EST à l'occasion du Festival annuel d'art Théâtral que je me rendis en U.R.S.S. (\*) Chaque année, depuis quatre ans, l'Union Soviétique convoque à Moscou et à Léninegrad les amateurs de théâtre du monde entier. Il n'a pas fallu longtemps pour classer les manifestations de ce Festival parmi les premières dans le monde. Nous étions plus de six cents voyageurs attirés par le renom de ces Fêtes dans la capitale moscovite. Il y avait parmi nous des Japonais, des Américains, des indigènes des Philippines, des Suédois, et, bien entendu des représentants de tous les pays d'Europe.

Durant douze jours, du matin au soir, on nous fit visiter des théâtres, des maisons de repos pour comédiens, assister à des spectacles, à des opéras, à des ballets, suivre des répétitions, des séances d'entraînement, que sais-je encore...

Imaginez un voyageur soumis au même entraînement en France — par exemple. Il en sortirait saturé d'impressions artistiques plus ou moins excellentes, mais, s'il a borné son expérience de notre pays à cette seule spécialité du Théâtre, il ne connaîtra presque rien — autant dire absolument rien! — à notre vie réelle.

Pourquoi? Parce qu'en France, comme dans la plupart des pays occidentaux, et en Amérique comme en Europe, le théâtre a résolument divorcé d'avec la vie, et ne traite plus aucun des problèmes actuels qui se posent pour chacun de nous. Aimable divertissement, il n'est plus ce fidèle miroir des mœurs et des préoccupations d'une époque, qu'il devrait être. On peut encore se faire une juste idée de la vie athénienne en lisant Aristophane, de la vie romaine en lisant Plaute ou Térence, de la vie à Londres au xvr<sup>e</sup> siècle en lisant les dramaturges élisabéthains. Mais quelle idée se ferait de la société française le spectateur de nos théâtres? Qu'y

a-t-il de commun entre les aspirations et les soucis de la majorité des Français et les conflits imaginés par nos meilleurs auteurs? Est-ce que ces ingénieuses et toutes menues histoires d'adultères mondains, est-ce que ces chatouillis d'âme ou de cœur qui préoccupent avant tout nos auteurs ont quelque chose à voir avec la sentimentalité réelle, avec la profonde et sincère émotion des hommes et des femmes d'aujourd'hui devant les problèmes de la vie, de l'amour, de la politique? Tout au contraire, en U. R. S. S., le théâtre — et c'est un signe certain de santé morale — exprime avec vigueur des sentiments et des pensées qui sont ceux de tous les spectateurs. Tous les conflits qu'il expose retentissent au plus vif de la sensibilité et de l'intérêt général. On ne dépose pas la réalité au vestiaire, comme il arrive chez nous, avec son manteau et son chapeau. On est, devant l'écran ou devant la scène, comme devant les conflits du travail, du pain quotidien, de l'amour, en pleine et dure réalité.

De sorte qu'un étranger qui a assisté durant douze jours aux manifestations du Festival d'Art Théâtral, se trouve avoir sur le pays des Soviets, sur les questions qui s'y posent, sur les mœurs qui y règnent, des vues exactes, intimes, précises.

Il n'est pour s'en convaincre que de revoir ici les principales manifestations du Festival, et d'essayer de montrer comment elles se rattachent à un objet plus général que le théâtre, à la vie en Union Soviétique.

### GRANDEUR DE L'UNION

Dès le premier soir, on nous a fait concevoir la grandeur du territoire de l'Union, sa diversité, sa complexité et en même temps, la solide et vraie affection, l'unité qui lie et fédère ensemble des morceaux aussi disparates.

Le Théâtre d'Art Populaire présentait, en une soirée panunionique d'art populaire, les travaux, les chants, les danses, la musique des ouvriers, des paysans, des soldats venus des diverses républiques.

\* Voir « Regards » du 15 octobre.

Rien que le chemin que nous fîmes pour aller au Théâtre était déjà inoubliable. C'était au soir où, en l'honneur des Fêtes de la Jeunesse, que j'ai décrites en un précédent article, la foule immense des travailleurs de Moscou déferlait par la ville. Nos voitures pour aller au spectacle devaient remonter le flot populaire, et durant près d'une heure nous avançâmes à contre-courant, perdus, roulés dans les ondes sans cesse renouvelées d'une cordialité joyeuse et mâle, assourdis de chants, de vivats, de cris, pris dans des remous d'enthousiasme populaire.

A peine le rideau levé sur la première partie du programme, nous fûmes conviés au plus étonnant des spectacles. Imaginez que chaque république avait envoyé là, après un choix par éliminatoires, analogues au choix qui préside chaque année à la formation de nos équipes championnes de football, ses artistes amateurs les meilleurs.

Le programme les définissait d'une ligne : Les constructeurs de l'industrie lourde du centre et du sud; les ouvriers de l'industrie cotonnière; les troupes de gardes-frontières; les maîtres des Ecoles Primaires et Secondaires; l'Union de l'industrie métallurgique; l'Union des Sovkhozes de viande et de lait; les travailleurs de naphte du Caucase; des ouvriers, des paysans, des soldats. Et certes pas des figurants! De véritables travailleurs, heureux de se produire dans leurs arts d'agrément.

Des amateurs? Mais qui ferait chacun la vedette d'un programme de music-hall, des chanteurs, des danseurs, des acrobates comme on n'en rencontre pas souvent au théâtre. Tous, nous apportaient la fleur de leurs loisirs, le divertissement qu'ils prennent après le travail, les chants répétés durant les veilles de l'hiver.

Et quelle diversité de race, de langue, de culture! Des Grecs et des Esquimaux, des Européens et des Asiatiques, des Sibériens et des Turkmènes, des danseurs venus du Pamir ou de Mongolie, des Ukrainiens des kolkhozes à blés et des Livoniens de Minsk, des hommes et des femmes venus du Septentrion et d'autres montés des jardins d'orangers qui confinent à la Perse, des Turcs, des Arméniens, des Finnois, des Russes blancs...

A mesure que se déroulait le programme incomparable, qu'aux jeux rustiques des peuples du nord succé-

daient les danses admirables des femmes circassiennes qui semblent glisser dans l'air, nous éprouvions les dimensions de cet empire des travailleurs qui couvre le sixième du monde habité, touche au Pôle et à la mer Noire et donne à tant de peuples divers ses justes lois...

#### LE TRAVAIL LIBERATEUR

Le lendemain, au Théâtre Vakhtangov, avait lieu la représentation d'une pièce extrêmement curieuse de Pogodine. *Les Aristocrates*.

Encore une fois, par le sujet, le conflit exposé, les idées mises en œuvre, on se trouvait au centre d'un problème vital : la transformation profonde du système pénitencier et la question du relèvement par le travail.

C'est un sujet qui nous est profondément étranger. Pourquoi? Parce qu'à de très rares exceptions près, le travail, chez nous, est une nécessité haïe des travailleurs. Nous vivons encore sous la fameuse malédiction d'Adam : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ».

Or, en U. R. S. S., une révolution profonde s'est accomplie dans les esprits : le travail n'est plus une punition, mais un anoblissement. Pourquoi? Simplement parce qu'il est accompli librement et qu'il n'est exploité par personne. La Constitution qui institue le droit au travail, pour tous les citoyens, condamne l'oisif volontaire en édictant : « De chacun selon ses œuvres, à chacun selon ses besoins ».

Il s'en suit que le travail ne saurait plus être une punition pour personne. Le terme : *Travaux forcés*, qui est inscrit à notre code pénal, est une expression vide de sens. Le véritable baigne, c'est l'ennui. Avec le travail commence le relèvement, le rachat.

La pièce nous montre un groupe de prisonniers. La pire pègre, voleurs, ruffians, bonneteurs, prostituées, est parquée dans des baraquements au bord de la mer Blanche, au moment où l'Union menait à bien le canal maritime qui unit cette mer à la Baltique. Tous ces hommes « perdus de vices et de crimes », abhorrent le travail. Ils se sont donné un surnom orgueilleux : ils sont des « aristocrates ». C'est-à-dire des parasites, des profiteurs, des feignants.

Tout le drame — et je vous jure qu'il est pathétique, émouvant, poignant — consistera à nous montrer comment un pionnier communiste réussira à donner une conscience de classe à ces dévoyés, leur redonner le goût perdu du travail, et ressuscitera dans ces âmes mortes la grande joie oubliée qui naît de la tâche, sera utile à tous et non plus seulement profitable à quelques-uns.

Avant les excès du capitalisme, on a connu chez nous aussi, cette joie qui

vient du métier. Les vieux se souviennent encore d'avoir entendu l'artisan chanter à son ouvrage. Ce chant s'est tu, étouffé par l'égoïsme et le profit. C'est lui que le socialisme voudrait faire renaître sur les lèvres des travailleurs.

#### LES SALONS DU PEUPLE

Ce soir-là, les autos qui nous emmenaient nous firent traverser tout Moscou, jusqu'aux faubourgs nouveaux où l'on édifie par milliers les maisons ouvrières. Après avoir roulé longtemps dans un décor d'usines géantes, par de larges avenues bordées de jardins, nous entrâmes dans un parc où s'élevait une majestueuse construction de marbre et de béton, éclairée de grandes verrières, palais de pierre et de cristal gaiement illuminé.

C'était le Club Ouvrier des usines Dynamo.

J'ai dit un palais? Je maintiens. Par les proportions, le luxe ample et dépouillé, les matériaux, la profusion du luminaire, le goût des tentures, de l'ameublement, c'est un palais. De grandes fresques peintes et sculptées s'élèvent aux murs. Partout règnent avec la gaieté, la chaleur et la cordialité. Aucune contrainte. Aucune gêne. De la salle du restaurant à la bibliothèque, en passant par les salles de jeu, par le gymnase, tout est net, accueillant, sympathique.

Et il y a le théâtre : grandiose. Deux mille places, un amphithéâtre, une fosse d'orchestre plus grande qu'à l'Opéra, une scène plus vaste qu'au Châtelet. Et des dégagements, un hall vitré pour l'entr'acte semblable à une serre géante.

Quelqu'un me dit, du bout des lèvres :

— En somme, ce n'est pas beaucoup mieux que le Théâtre des Champs-Élysées.

— En effet, ai-je dit. Pas beaucoup mieux. Un peu mieux cependant. Et faites attention à ceci : que vous comparez ce que nous avons de mieux, une fleur de haute civilisation, un théâtre conçu par les frères Perret, décoré par Bourdelle, qui fut longtemps un des plus beaux du monde, qui est situé au point le plus aristocratique de la ville la plus raffinée, qui était fréquenté par l'élite des élites, et que le désordre capitaliste laisse inexploité, que vous le comparez, dis-je, avec un théâtre de faubourg, destiné au délassement des travailleurs, construit par eux et pour eux, jouant chaque soir, parfois deux fois par jour, et dont voici les spectateurs habituels!

Et je montrais à mon interlocuteur les ouvrières en mouchoir de tête, les ouvriers en cote bleue, venus là, après le labeur, sans plus d'appâts, en gens qui se sentent chez eux.

— A part ça, dis-je, ça n'est pas beaucoup mieux. Un peu seulement. Mais il y en a comme celui-là des centaines. Et ce qu'on y joue...

Ce qu'on y jouait, c'était un chef-d'œuvre du poète classique Griboïedov : *Malheur à l'Esprit*, et c'était un ces premiers metteurs en scène du monde qui l'avait monté : Meyerhold. Et c'était une troupe incomparable qui l'interprétait...

On disait jadis dédaigneusement que les cafés étaient les salons du peuple. En U. R. S. S. le peuple a maintenant ses salons, et ce ne sont plus des cafés!

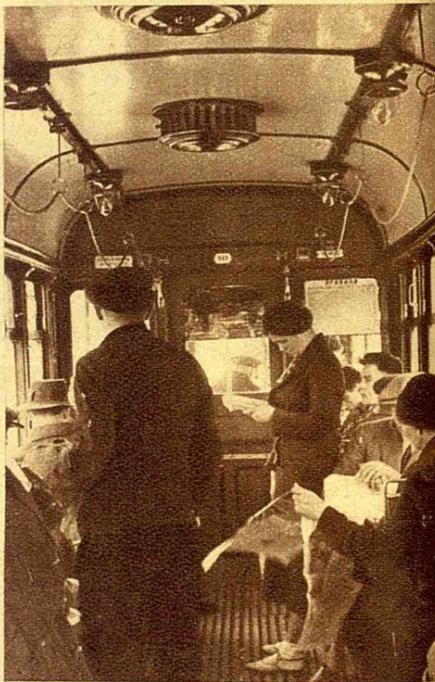
#### LA VIE UNANIME

Ainsi durant douze jours, nous avons pu, par le moyen du théâtre, examiner des « coupes » sociales, comme dans son laboratoire le savant examine des préparations anatomiques.

Avec Eugène Onéguine, à l'Opéra, nous pûmes revoir, avec son luxe écrasant et solennel, le Pétersbourg des Tzars, apprécier un reflet de l'ancienne vie russe, absolument pur, sans aucune sophistication. Car l'Union n'a pas peur du passé, si chatoyant qu'il ait été, et ne craint pas de le montrer aux jeunes hommes d'aujourd'hui : ils savent de quel prix on payait ces splendeurs.

Les Géorgiens du Théâtre de Tiflis nous montrèrent des pages de leur révolution. Les théâtres pour enfants, prodigieuses réalisations, nous firent

L'intérieur d'un tramway, à Moscou.

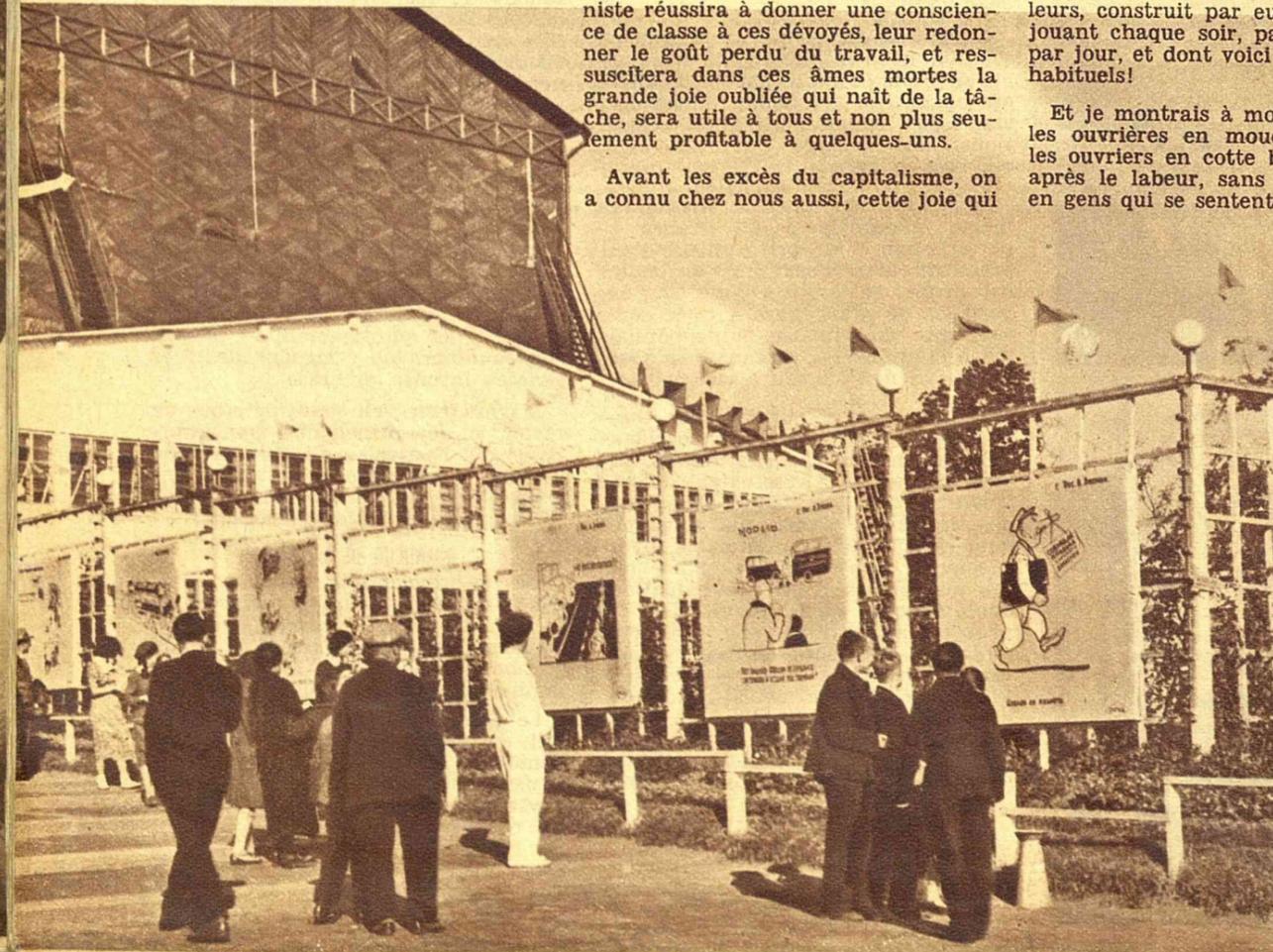


voir de quels soins est entourée la plante humaine à son aurore. Le théâtre de la Révolution nous initia aux efforts des pionniers du régime chez les Esquimaux dans les mers boréales. Le célèbre théâtre Stanislavsky joua pour nous *Résurrection*, de Tolstoï, et l'art des comédiens était si grand et si simple, qu'on se crut favorisé d'un miracle, elle vous conduisit toujours à l'essentiel : La construction socialiste du monde.

Ainsi le voyageur en U. R. S. S. ne peut pas s'abstraire de la vie sociale. Tout l'y ramène. On réalise là-bas cette vie unanime chantée par le poète Jules Romains. Si particulière que soit la spécialité qu'on est venu étudier, elle vous conduit toujours à l'essentiel : La construction socialiste du monde.

Pierre SCIZE.

Pour l'éducation des piétons, des panneaux humoristiques sont exposés dans la rue de la capitale.



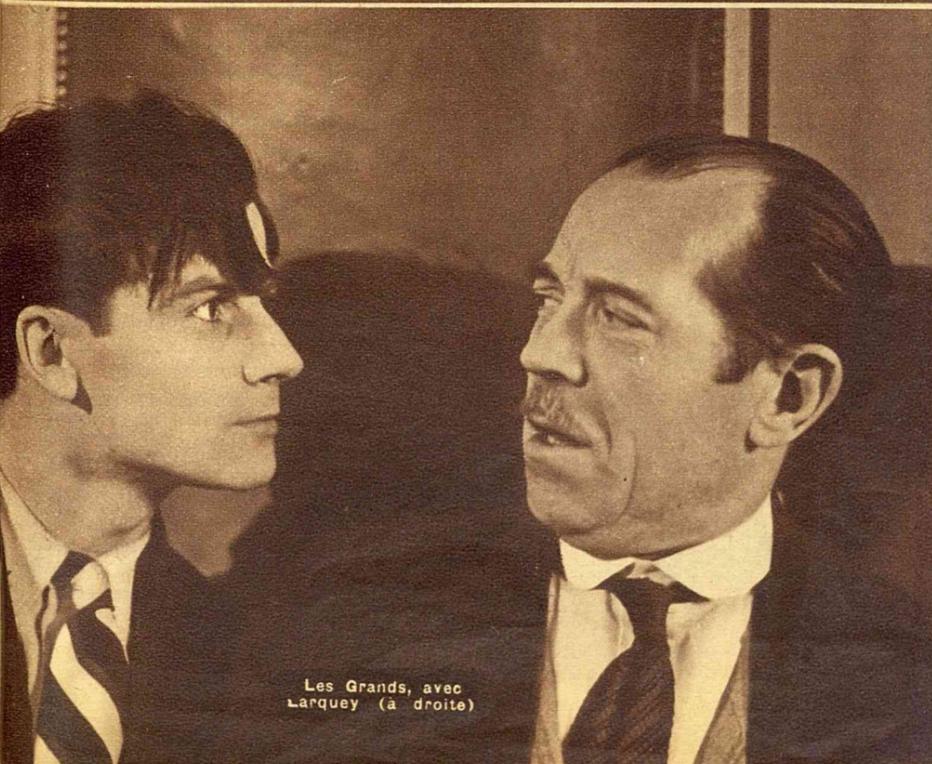
# SPECTACLES



Katherine Hepburn, l'émouvante actrice que l'on voit actuellement dans le rôle de Marie Stuart.



Une scène de Rigolboche... sans Mistinguett.



Les Grands, avec Larquey (à droite)

## LA COBLA CATALANE A PARIS

L'ATMOSPHÈRE du concert donné jeudi dernier à la Mutualité par la « Coblà » de Barcelone, était véritablement extraordinaire. Des milliers de spectateurs avaient répondu à l'appel de la Maison de la Culture, et la grande salle était bouillonnante d'émotion et de passion. A entendre certaines sardanes les larmes de nombreux spectateurs coulaient.

L'arrivée d'une Coblà, dans les villages catalans, aux jours de fête, est un événement qui bouleverse toute la vie des habitants.

La coblà installe à l'ombre des platanes de la grande place son orchestre, constitué presque exclusivement d'instruments à vent, et où dominent des sortes de pipeaux de bergers, de toutes tailles et espèces. Le musicien qui joue du plus petit de ces pipeaux tient dans sa main une mailloche avec laquelle il rythme la coblà en frappant sur un minuscule tambourin, attaché à son coude. Il joue le rôle de chef d'orchestre et c'est lui qui, dans un ton extrêmement aigu, lance seul la première phrase musicale que, bientôt, les autres instrumentistes reprennent et développent.

Dans le village tout entier, des rondes se forment. Cinquante, cent jeunes gens et jeunes filles forment le cercle, et ces cercles se multiplient dans toutes les rues, sur toutes les places du village. Les mains levées et réunies à celles de leurs voisins, les danseurs tracent avec leurs pieds une extraordinaire dentelle, aux points compliqués. Et le rythme de la sardane emporte une population entière, qui, plusieurs jours et nuits durant, danse aux sons magnifiques de la Coblà.

La Coblà de Barcelone, celle qui est venue à Paris, est le meilleur et le plus réputé de ces orchestres qui puisent leur technique et leur inspiration au plus profond de la tradition populaire. C'est avec un extraordinaire talent qu'elle a interprété ces sardanes où l'on retrouve l'écho de la musique arabe, apporté en Catalogne il y a mille ans par les Maures...

On a dit que pour les musiciens de demain les Coblas joueraient peut-être le rôle que jouèrent il y a vingt ans les premiers jazz-band nègres arrivés à Paris. Et il est de fait que la connaissance et la popularisation de cette musique qui a puisé toute sa vigueur et tout son charme dans le peuple peut avoir sur notre art musical une influence vivifiante.

La tristesse, l'amour, la révolte, la joie, sont les thèmes des sardanes comme ils sont ceux des magnifiques Blues nègres et elles rendent souvent le même son déchirant.

Mais il y a dans les chants de la race nègre des Etats-Unis non encore totalement affranchie une sorte de délectation dans la mélancolie et le malheur que l'on ne retrouve pas dans les sardanes.

La fierté, l'audace, le courage qui sont les vertus qui mènent les milices catalanes, se retrouvent dans ces chants, qui sont ceux qui les conduisent aujourd'hui au combat. Et il est naturel que l'une des plus belles de ces sardanes : « La Sainte Epine » ait été sous la dictature de Primo de Rivera le chant de révolte de tous les antifascistes catalans. Ce même chant conduit aujourd'hui les milices de toute l'Espagne à la victoire sur les mercenaires de Franco.

G. SADOUL.

(Voir nos photos page 22.)

## LES FILMS

### FOLIE DOUCE

Vous connaissez sans doute cette histoire comique anglaise, où un lord, qui dîne à la Cour, s'excuse de frictionner son crâne chauve avec du pudding en disant : « Oh ! pardon, je croyais que c'étaient des épinars. » C'est sur cet humour loufoque qu'est fondé le comique très particulier de « Folie douce ». Juliette est au balcon, appelant Roméo. On sonne au téléphone. C'est le boucher. « Vous préparez vingt beaux bifstecks pour mes chiens et dix de moins bonne

qualité pour les acteurs. Je m'excuse de vous téléphoner la nuit, mais c'est pour avoir de la viande noire. »

C'est en accumulant de paradoxales idioties de ce type qu'on a fait de « Folie douce » une œuvre merveilleusement drôle et éblouissante. L'esprit des très vieux films comiques, celui des premières bandes des Marx Brothers, celui aussi de certains dessins de Jean Effel, se retrouve dans ce film où la vedette féminine a su camper un type ahurissant de milliardaire toquée. « Folie douce », incomparable réussite du genre loufoque, est, à mon avis, supérieure à la « Symphonie burlesque », qui connut l'an dernier un succès mérité. (Film américain. Studio 28.)

### RIGOLBOCHE

Une chanteuse, qui croit avoir noyé un homme à Dakar, s'enfuit en France et devient, grâce à la protection d'un vague entraîneur, la vedette d'une louche boîte de nuit. Après avoir été mise deux fois en prison, elle trouve enfin le petit vieux bien propre de ses rêves, qui, tout en bavant sur son gilet, lui signe assez de chèques pour lui permettre de devenir propriétaire d'un théâtre où elle joue des revues à grand spectacle. Cette immorale niaiserie a trouvé la vedette qu'elle méritait.

Mistinguett fut peut-être une interprète de talent dans les films qu'elle tourna en 1905, mais aujourd'hui... La critique cinématographique, qui s'extasia devant le génie et l'esprit de M. Guity dans « Le Roman d'un Tricheur », se pâme devant la jeunesse, le talent et l'éclat de Mistinguett dans « Rigolboche »... (Film français. Aubert-Palace.)

### MARIE-STUART

L'Histoire d'Angleterre tout entière finira par y passer. Les films historiques succèdent aux films historiques, prenant comme ligne générale l'aphorisme si connu — et si faux — « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, peut-être la face du monde en eût été changée ». Ici, le professeur d'histoire nous fait apprendre que si Marie Stuart avait été plus jolie et si Elisabeth d'Angleterre avait eu plus de chance avec ses amants, l'infortunée reine d'Ecosse n'aurait pas eu la tête coupée. Ces réserves faites, il faut souligner que ce film de John Ford est remarquablement interprété et très bien mis en scène. Beaucoup de passages ont une véritable grandeur, encore que certains artifices de mise en scène (le décor du tribunal, par exemple) soient un peu trop appuyés. Katherine Hepburn est belle et émouvante comme elle seule sait l'être. (Film américain. Cinéma de l'Avenue.)

### SEPT HOMMES ET UNE FEMME

Une très riche marquise, jeune et belle, pleure depuis des mois son mari. Mais elle découvre que son mari la trompait et, décidée au remariage, convoque dans un château d'un somptueux mauvais goût, sept prétendants. Elle se fait passer pour ruinée, et les sept hommes s'enfuient. Elle en épousera un huitième, un cousin à qui la fortune de sa femme permettra de racheter une écurie de courses et d'habiter le Ritz d'où des revers de fortune l'avaient chassé. Yves Mirande, auteur typiquement boulevardier, a écrit le scénario de ce nouveau film, et en a dirigé la mise en scène. Puisque aussi bien l'esprit du Boulevard à peine transformé et devenu l'esprit de Broadway a donné d'intéressantes productions américaines (celles qui succédèrent à New-York-Miami, etc.) il ne semble pas y avoir de raisons pour que les pères français de ce genre ne donnent pas aussi de bons films. Ce n'est pas hélas ! le cas. Si ce film est un peu au-dessus de la moyenne des productions de série française, il n'en est pas moins artificiel et plein de défauts. Si l'action est convenablement menée jusqu'à l'arrivée des prétendants au château, à partir de ce moment elle languit et s'embrouille, Mirande étant visiblement encombré par ses sept fantoches. L'un d'eux est député ce qui permet de bafouer le parlementarisme — comme il sied. Un autre qui est musicien se fait chasser du château pour avoir osé jouer de la flûte à ces créatures inférieures que sont les domestiques... Le pétitement du champagne qui est, paraît-il, celui de l'esprit parisien, est remplacé par celui du vin blanc-limonade. (Film français.)

G. S.

CETTE HISTOIRE  
SE PASSE DANS

# DEUX VILLES

( "A TALE OF TWO CITIES" )

## LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

vue par

**Charles DICKENS**

TRADUCTION ET ADAPTATION  
DE LOUISE BOVE

**U**NE prière, la plus sérieuse, la plus urgente, dite de la voix la plus pathétique, de cette voix qui nous est si chère et dont vous vous souvenez bien.

Le prisonnier détourna en partie son visage.

— Vous n'avez pas le temps de me demander pourquoi je vous l'apporte, ni ce qu'elle veut dire, car je n'aurais pas le temps de vous répondre. Il faut vous soumettre. Otez les bottes que vous portez et mettez les miennes.

Il y avait une chaise contre le mur de la cellule, derrière le prisonnier. Carton s'y était déjà assis avec la rapidité de l'éclair et, les pieds nus, se trouvait maintenant face au condamné.

— Mettez mes bottes. Tirez de toutes vos forces. Vite.

— Carton, on ne peut pas s'évader de cet endroit. C'est impossible. Vous ne ferez que mourir avec moi : C'est de la folie.

— Ce serait de la folie si je vous demandais de nous échapper. Mais est-ce que je le fais ? Si je vous dis de prendre la porte, répondez-moi, est-ce que c'est de la folie ? Changez votre cravate contre celle-ci, cet habit contre le mien. Pendant ce temps, je défais ce ruban de vos cheveux. Mouillez maintenant vos cheveux, pour qu'ils ressemblent aux miens.

Avec une rapidité et une force de volonté qui paraissent surnaturelles, Carton imposa ces changements au prisonnier qui n'était plus, entre ses mains, qu'un petit enfant.

— Carton, cher Carton. C'est de la folie. Cela ne peut pas se faire. Jamais cela ne pourra se faire. On l'a déjà tenté et jamais cela n'a réussi. Je vous en supplie, n'ajoutez pas votre mort à la mienne.

— Est-ce que je vous demande de me suivre ? Si je vous demande cela, refusez. Sur cette table, il y a de l'encre, une plume, du papier. Est-ce que votre main est assez ferme pour écrire ?

— Quand vous êtes entré, elle l'était.

— Rendez-la ferme encore et écrivez ce que je vais vous dicter. Vite, ami, vite.

En portant une main à sa tête étourdie, Darnay s'assit à la table. Carton, sa main droite dans son habit, se tenait près de lui.

— Écrivez exactement ce que je vais vous dire.

— A qui dois-je adresser cette lettre ?

— A personne.

Carton avait encore sa main dans la poche de son habit.

— Dois-je la dater ?

— Non.

Le prisonnier regardait Sydney à chaque question. Celui-ci, debout à côté de lui, avait les yeux baissés.

— Si vous vous rappelez les paroles que nous avons échangées, dit Carton, qui dictait, il y a longtemps, vous comprendrez facilement ces lignes quand vous les lirez. Et vous vous les rappelez, je le sais. Il n'est pas dans notre nature de les oublier.

Carton s'appréta à retirer quelque chose de sa poche, mais au même moment le prisonnier leva les yeux, et la main s'ar-

rêta et se referma sur un objet.

— Non, je ne suis pas armé.

— Qu'est-ce que vous avez dans votre main ?

— Vous le saurez tout à l'heure. Écrivez. Il n'y en a plus pour longtemps.

Il dicta encore :

— Je suis heureux que le moment soit venu où je puis prouver ma sincérité : ce que je fais aujourd'hui est tellement naturel que personne ne doit en éprouver de la douleur ou du regret.

Comme il regardait Charles en train d'écrire, Carton approcha doucement sa main du visage de ce dernier.

La flamme tomba sur la table et Darnay regarda autour de lui avec des yeux effarés.

— Quelle est cette vapeur ? demanda-t-il.

— Une vapeur ?

— Quelque chose a passé devant moi.

— Je n'aperçois rien.

Rien ne peut se trouver ici. Reprenez la plume et finissez, vite, vite.

Incapable de faire un effort d'attention, le prisonnier regarda le papier devant lui. Carton, la main dans son habit, ne quittait pas des yeux Darnay.

— Vite, vite.

Le prisonnier se pencha sur le papier, une fois de plus.

— Si je n'en avais pas profité — la main de Carton s'approchait encore doucement de Charles — l'occasion aurait été manquée pour toujours. Si je n'en avais pas profité...

La main était toute proche du visage du prisonnier. Carton regarda la plume et il vit qu'elle traçait des signes incompréhensibles. A la hâte, mais avec des mains aussi fermes que l'était son cœur, Carton revêtit les habits que le prisonnier venait de quitter, se coiffa en arrière, attacha ses cheveux avec le ruban que le prisonnier avait porté. Alors, il appela doucement :

— Entrez... venez...

Et l'espion parut.

— Vous voyez, dit Carton en levant les yeux sur le nouveau venu, cependant qu'il s'agenouillait à côté du prisonnier endormi et qu'il glissait le papier dans la poche

intérieure de son habit, est-ce que votre risque est si grand ?

— Monsieur Carton, dit l'espion, ce n'est pas ce risque-là qui m'inquiète, mais que vous teniez votre parole jusqu'au bout.

— Ne craignez rien. Je serai loyal jusqu'à la mort.

— Il le faut bien, Monsieur Carton. Il faut qu'il y ait cinquante-deux condamnés et pas un de moins. Si, dans ce costume, vous faites partie des cinquante-deux, je n'ai rien à craindre.

— Ne craignez rien ; je serai bientôt incapable de vous faire du tort et eux, ils seront loin, plaît à Dieu, loin d'ici ! Maintenant, cherchez un aide et conduisez-moi à la voiture.

— Vous ? dit l'espion nerveusement.



— Celui qui me remplace. Vous referez avec lui le même chemin que nous avons fait ensemble.

— Naturellement.

— J'étais faible et défaillant quand vous m'avez amené ; et je le suis encore davantage maintenant que vous me reconduisez. Ces adieux m'ont bouleversé. Pareille chose arrive souvent ici, trop souvent. Votre vie est entre ses propres mains. Vite, appelez de l'aide.

— Vous jurez de ne pas me trahir dit l'espion en tremblant.

— Mais ne vous ai-je pas juré, s'écria Carton en frappant le sol du pied, que je mènerais cette affaire jusqu'au bout. Pourquoi alors gaspiller ainsi des moments précieux ? Conduisez-le vous-même jusqu'à la cour que vous connaissez, placez vous-même le corps dans la voiture de Monsieur Lorry, et dites à ce vieux Monsieur qu'il ne le restaure autrement qu'en lui donnant de l'air, et qu'il se souvienne de mes paroles et de sa promesse. Allez-vous-en !

L'espion se retira et Carton s'assit à la table, son front dans ses mains. Peu après, l'espion revint avec deux hommes.

— Oh ! alors, dit l'un d'eux en regardant le corps allongé. Être affligé à ce point de ce qu'un ami a gagné à la loterie de Sainte Guillotine.

— Un bon patriote, dit l'autre : il ne pourrait être plus triste si l'aristocrate y avait échappé.

Ils soulevèrent l'homme sans conscience, le placèrent sur un brancard qu'ils avaient laissé à la porte.

— La fin approche, Evremont, dit Barsad.

— Je le sais bien, répondit Carton. Je vous en prie, faites attention à mon ami et laissez-moi.

— Allons, venez, mes enfants, dit l'espion. Emportez-le et venez.

La porte se referma et Carton demeura seul. L'oreille tendue, il écouta si tout se déroulait normalement. Aucun bruit inquiétant ne s'éleva. Des clefs tournaient dans les serrures, des portes claquaient, des pas résonnaient dans les couloirs. Et aucun cri, aucune précipitation qui ne fût pas habituelle. Bientôt, respirant plus librement, il se rassit à la table, et jusqu'au moment où l'horloge sonna deux heures, il écouta encore.

Maintenant, des bruits commençaient à se faire entendre qui ne l'inquiétaient pas. Il connaissait leur signification. Plusieurs portes furent ouvertes successivement, et finalement celle de sa cellule.

Un géôlier, une liste à la main, apparut dans l'embrasure.

— Suivez-moi, Evremont, dit-il.

Les mêmes ombres qui tombaient sur la Conciergerie environnèrent peu après la Barrière toute grouillante de monde, et où une malle-poste, arrivant de Paris, venait de s'arrêter devant le corps de garde.

— Qui va là ? Qui avons-nous dans cette voiture ? Les papiers.

Les papiers furent donnés, et lus.

— Alexandre Manette. Médecin. Français. Qui est-ce ?

C'est cet homme-là, qu'on montre, et qui divague et qui est incapable de prononcer deux mots de suite.

— Apparemment, le citoyen Médecin n'a pas toute sa raison.

La fièvre de la Révolution a été trop forte pour lui.

— Beaucoup trop pour lui.

— Ah ! beaucoup en souffrent, Lucie. Sa fille. Française. Qui est-elle ? La voilà.

— Apparemment, cela doit être elle. Lucie, la femme d'Evremont, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

— Ah ! Evremont a un rendez-vous ailleurs. Lucie, son enfant, Anglaise. C'est celle-là ?

— C'est elle et pas une autre.

— Embrasse-moi, enfant d'Evremont. Maintenant, tu as embrassé un bon républicain, quelque chose de nouveau dans la famille souviens-t'en. Sydney Carton, Avocat. Anglais. Où est-il ?

Il est couché là, dans un coin de la voiture. Lui aussi, on le montre.

— Apparemment l'avocat anglais est évanoui.

— On espère que l'air frais le remettra.

# SPORTS

Monde; ni son triomphal succès dans le Grand Prix des Nations.

Les deux fois, il dut fournir un tel effort, faire montre de si formidables qualités de « rouleur », que, évidemment, on peut penser qu'il a le record à portée de la... main.

Qui encore ?

On parle beaucoup d'un jeune coureur indépendant, qui fut champion olympique en course poursuite par équipes, Roger Le Nizhery. Ce jeune homme, nous le connaissons bien : il a couru, il y a quatre ans à la Fédération Sportive du Travail de l'époque. Il a fait, c'est certain, de gros progrès depuis ce temps et il avait déjà une fort bonne classe. Mais il nous semble encore bien frêle pour une aussi rude besogne. Son heure viendra, sans doute, s'il sait l'attendre...

On le voit, par cette rapide énumération, ceux qui peuvent ravir son bien à Richard ne sont pas très nombreux.

En tous cas, la splendide performance ne sera pas de sitôt.

En tous cas la splendide performance de Maurice Richard vient à point, en cette arrière-saison, pour couronner les efforts d'un coureur modeste, courageux, consciencieux et fort sympathique.

Et elle complète bien le beau bilan de la saison cycliste qui rapporta à notre pays de si brillants succès : Jeux Olympiques, championnat du monde, record du monde de l'heure.

Pourvu que ça dure !...

Jacques ANTHEIL.



Sur le vélodrome de Milan, le cycliste français Maurice RICHARD, a battu le record du monde de l'heure avec 45 km. 398 (ancien record: OLMO : 45 km. 090).

## Le cycliste Maurice RICHARD couvre 45 km. 398 dans l'heure

**M**ERCREDI dernier, une nouvelle stupéfiante parvenait à Paris: Maurice Richard avait battu le record de l'heure, couvrant 45 km. 398 !

Bien des profanes, sans doute, hausseront les épaules. Mais celui qui sait quel effort pénible demande la bicyclette, combien il est plus rude encore quand l'on roule seul sur une piste, celui-là apprécie à sa juste valeur l'exploit étonnant du modeste coureur nancéien.

Il est cependant peu connu, Maurice Richard ! Seuls, les initiés le connaissent, qui avaient su déceler dans son allure souple et ailée les signes de la grande classe.

Cela ne veut pas dire que ce soit le premier grand triomphe de Richard ! Au contraire ! Ce record qu'il vient de ravir à l'Italien Giuseppe Olmo il lui appartenait déjà avant ce dernier, puisque le 29 août 1933, à Saint-Trond, en Belgique, il avait parcouru 44 km. 777.

Ce titre de recordman de l'heure sans entraîneur confère à son détenteur, dans le monde cycliste, une autorité considérable. Et il évoque, en même temps, les luttes farouches que se livrèrent, durant les quelques années qui précédèrent la grande guerre, le Suisse Oscar Egg et le Français Marcel Berthet.

La formidable distance de 45 km. 398, couverte seule, sans aide d'aucune sorte, recule encore les limites des possibilités humaines et rend ce record très difficilement battable.

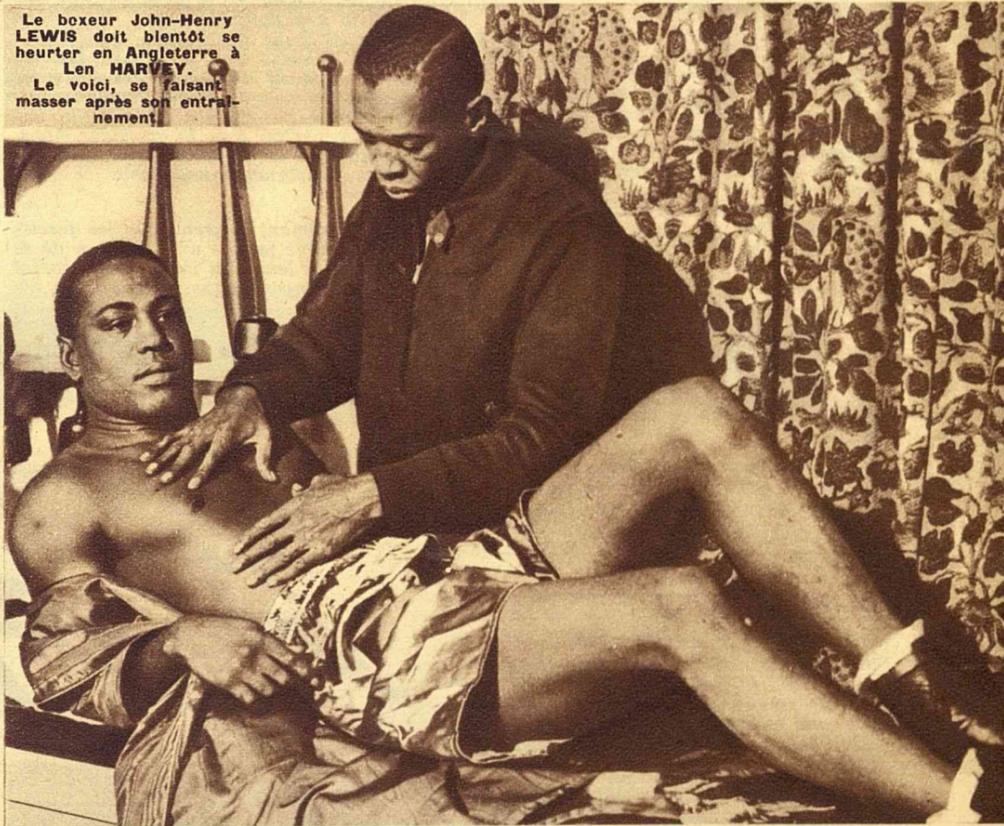
Il semble présomptueux de chercher dès maintenant qui pourra un jour prendre la succession de Maurice Richard. Mais lui-même, lorsque jeune et timide coureur provincial, il vint un beau matin s'essayer à Paris, qui eût pu dire qu'il avait « dans les jambes » le record de l'heure, le plus fameux et le plus envié des records du monde ?

Cependant, comme tout passe, ici-bas, de tous côtés l'on suppute déjà les chances qu'ont différents champions de surpasser cette extraordinaire performance.

Giuseppe Olmo, disent les uns. Il est de fait que le jeune et racé Italien est de taille à reprendre son trophée. Rapide, souple, félin, tenace, il peut sur al même piste de Milan (la piste joue un grand rôle dans cette affaire), en appeler de sa défaite, d'ailleurs honorable.

Et « Tonin », disent de nombreux, d'innombrables autres. On n'a pas oublié, sans doute, la victoire sensationnelle d'Antonin Magne au championnat du

Le boxeur John-Henry LEWIS doit bientôt se heurter en Angleterre à Len HARVEY. Le voici, se faisant masser après son entraînement.



### LES JEUDIS DE LA MAISON DE LA CULTURE

Jeu 22 octobre 1936, à 20 h. 30  
Salle Poissonnière, 7, boulevard Poissonnière

#### POUR QUI SONT FAITS LES MUSEES

par Georges-Henry Rivière  
Sous-Directeur du Musée Ethnographique du Trocadéro

Cette Conférence sera suivie d'un débat auquel prendront part des personnalités des Musées Français et des Amis des Musées.

Sur la photo, salle Poissonnière, une manifestation de la Maison de la Culture pour l'Espagne républicaine: Aragon parle; de gauche à droite Jean Prévost, Jean Cas-sou, Elie Faure.



FIN.



# La femme L

Dans un camp de pionniers, au pied du Mont Ayu-Dag en Crimée, la Côte d'Azur soviétique : la serveuse Maroussia apporte les premières grappes de raisin de l'année, qui viennent de la vigne du camp.

## LE VISAGE DU FASCISME

J'ai découpé à l'intention de mes lectrices dans un récent numéro du « Journal », un filet auquel on ne saurait reprocher de pêcher par manque de franchise.

« Gibraltar... La presse nationaliste demande que lorsque les troupes insurgées arriveront (à Madrid) on ne laisse pas fuir les ministres vers la côte. Déjà une grande indignation a été provoquée par le départ pour la côte des femmes et des enfants de certains ministres parmi le contingent de 10.000 personnes qui a quitté la capitale la semaine dernière. » Voilà en effet qui est proprement scandaleux et qui vient à point s'ajouter à la liste déjà longue des atrocités du Frente Popular. Qui pourrait véritablement admettre que des gens son-

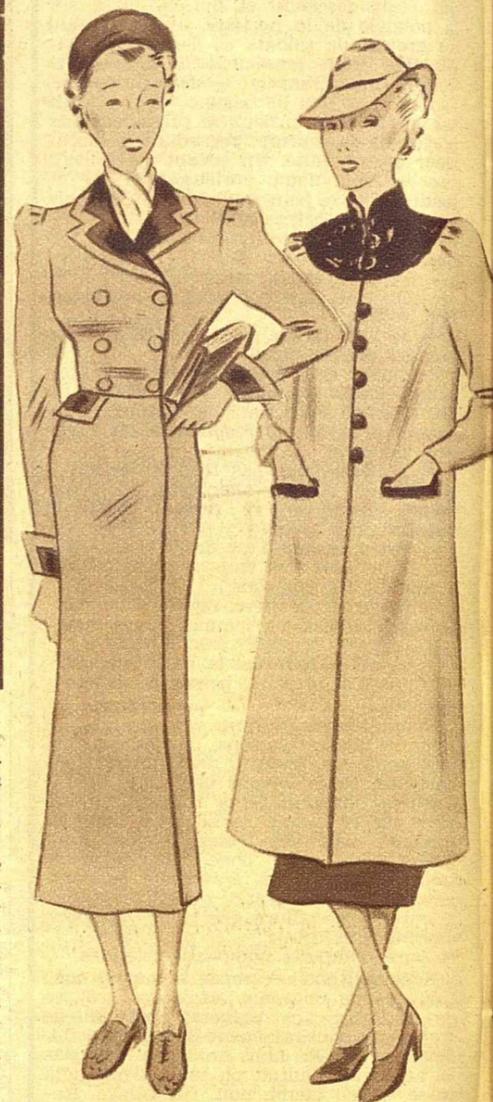
gent, au cas où le pire arriverait, à soustraire des femmes et des enfants à la « vengeance » des Maures et des légionnaires ou au sadisme plus raffiné des phalangistes? Aucune personne douée d'un peu de cœur ne se refusera à partager la juste indignation de la presse « nationaliste » à l'annonce d'un geste aussi cynique et d'une aussi inqualifiable précaution! N'ayant pas de T.S.F., j'ai été privée du plaisir d'entendre les commentaires de l'alcoolique Radio Sevillan, mais je ne doute pas qu'il ait tenu une fois de plus à insulter avec la grandeur d'âme et la noblesse de langage qui le caractérise les gouvernementaux pour ce nouveau forfait.

Il est vraiment heureux que les fascistes ne perdent jamais une occasion de se montrer sous leur vrai jour. Et ce général épiléptique bavant dans le micro des in-

sultes ordurières à l'égard de ses adversaires me paraît être la fidèle image et le symbole parfait de l'ignominieuse pensée fasciste, si tant est qu'on puisse, en l'occurrence, employer le mot pensée.

« Rien de semblable ne pourrait se passer chez nous », m'a dit avec conviction une Parisienne qui, respectueuse de tous les clichés, croit au « flegme anglosaxon » aussi bien qu'à la « cruauté espagnole » et à la « mesure française ». Ma bonne dame, je voudrais bien partager votre assurance. Le fascisme, hélas! montre partout le même affreux visage. Qu'il soit allemand, italien, espagnol ou français, son rêve, partout, est de détruire, d'anéantir tout ce qui ne se soumet pas à sa loi, à sa folle et sanglante tyrannie. La « mesure française » ne nous met pas à l'abri de sa stupide cruauté.

L. JOURDAIN.



## Cinq minutes de culture physique

Voici la série d'exercices à faire le MERCREDI.

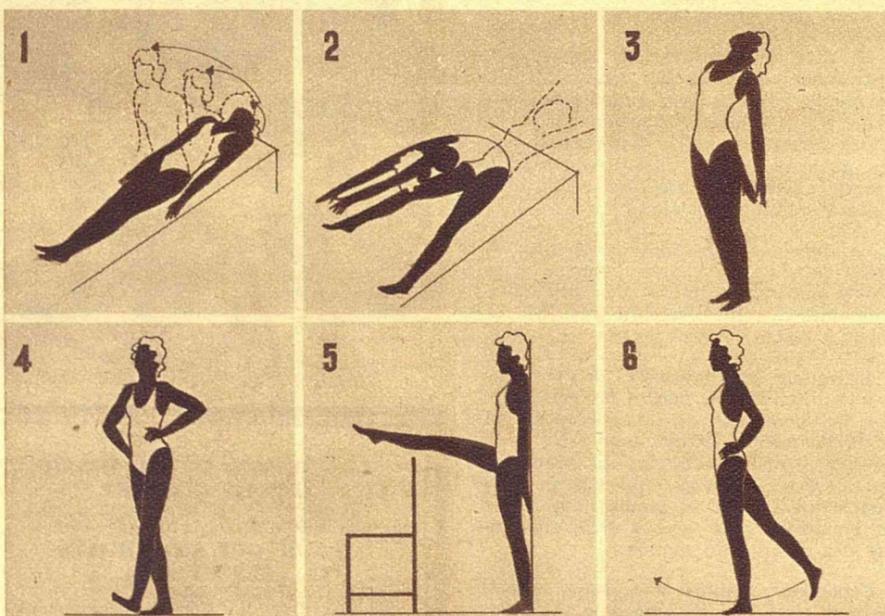
I. Couchez-vous sur un divan ou un lit de façon que la nuque repose tout à fait au bord du divan et que la tête pende. Levez la tête puis laissez-la retomber lourdement, recommencez mais en levant une partie du dos, retombez, asseyez-vous complètement et retombez encore.

II. Restez assise sur le divan, allongez les jambes en les écartant, levez les bras, gardez le dos bien droit. Pendez-vous alors en avant et essayez de toucher un de vos genoux avec le front, puis retombez en arrière et repartez pour aller toucher à l'autre genoux, 4 fois.

III. Debout. Tirez énergiquement les mains en arrière comme si vous vouliez aller toucher vos talons, puis faites le mouvement inverse.

IV. Toujours debout. Gardez les jambes très raides et marchez en soulevant la hanche de la jambe qui avance (1/2 minute).

V. Appuyez le dos au mur, mettez une chaise devant vous et passez une jambe après l'autre au-dessus du dossier. Il faut que le haut du corps reste bien



droit, et que les jambes ne se plient pas pendant cet exercice.

VI. Balancez les jambes alternativement d'avant en arrière avec souplesse.

VII. Etendue sur le dos, étirez-vous dans tous les sens (1/2 minute).

VIII. Toujours étendue, respirez profondément.

IX. Debout, tapotez tout le corps de bas en haut pour animer la circulation.

Marie LATOUR.

## regards

ABONNEMENTS  
FRANCE & COLONIES

3 mois : 15 fr. - 6 mois : 26 fr.  
un an : 48 fr.

BELGIQUE - SUISSE  
LUXEMBOURG - CANADA

6 mois : 33 fr. - un an : 60 fr.

Pays de l'Union postale.

6 mois : 35 fr. - un an : 65 fr.

2° Autres pays.

6 mois : 45 fr. - un an : 80 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ  
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B  
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X

Téléphone : PROVENCE 52-13

Chèque postal : PARIS 1715-54

Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.

# L'enfant. Le foyer

## MODE & COUTURE

L'HIVER s'annonce très rigoureux. Les frileuses préféreront aux tailleurs, si chauds soient-ils, le manteau long, tout de même plus confortable. Voici deux modèles qui, tout en sacrifiant à la mode, restent suffisamment classiques pour pouvoir faire plus d'une saison. L'un conviendra mieux aux femmes minces car il est ajusté et cintré, tandis que l'autre ira aux grosses et aux maigres grâce à sa forme sac. Le premier est largement croisé, fermé à six boutons. Dans le dos, deux coutures partant en bas des emmanchures et descendant au bas du corps formant pinces, lui donnent cet aspect ajusté. Le bas du manteau est droit-fil, mais il pourrait aussi être légèrement en forme. Col, revers, poignets et poches sont en velours du même ton ou plus sombre. L'autre est tout à fait droit depuis les épaules, rien ne marque la taille. Les manches assez larges dans le haut finissent étroites aux poignets. Son seul luxe est un empiècement de fourrure et des poches passepoilées de la même fourrure. On fait du lupin imitation loutre qui fait très bien et est d'un prix abordable, mais si de toutes manières votre budget ne vous permet pas de mettre de la fourrure, ne mettez pas du tissu imitant l'astrakan ou la caracul, il est bien préférable de prendre du velours ou même du tissu identique au manteau et de faire l'empiècement en quatre ou cinq bandes piquées.

## Les conseils de GINETTE

### NOTRE CUISINE

#### POTAGE CREME DE POIREAUX

Ayez 250 grammes de blancs de poireaux que vous coupez en rondelles et faites revenir dans du beurre. Lorsqu'ils sont cuits, jetez-les dans un bouillon que vous aurez préparé avec de l'eau bouillante et un comprimé d'extrait de viande. Faites réduire et ajoutez un peu avant de servir un verre de lait et un jaune d'œuf.

#### BŒUF BOUILLI GRATINE AU FROMAGE

Si vous avez des restes de bœuf du pot-au-feu, voici une manière de l'accommoder. Dans une petite casserole faites un roux brun clair : délayez avec eau bouillante de bouillon et un demi-verre de vin blanc, tournez jusqu'à ébullition, salez et laissez bouillir cinq minutes. Versez une moitié de cette sauce dans un plat allant au four et saupoudrez avec du gruyère ou du parmesan râpé, puis disposez les tranches de bœuf et nappez avec l'autre moitié de la sauce. Saupoudrez à nouveau de fromage râpé et mettez au four à dorer pour huit ou dix minutes; servez tel que dans le plat.

Je vais par la même occasion vous rappeler comment se fait le roux :

Dans une petite casserole, vous faites fondre du beurre et lorsqu'il est sur le point de fumer, versez en pluie de la farine et tournez jusqu'à ce que le tout prenne une teinte blonde : vous mouillez alors petit à petit avec du liquide chaud, eau ou bouillon, et vous salez, sans cesser de tourner. Les proportions seront environ les suivantes: pour 50 grammes de beurre, 60 grammes de farine et un demi-litre de liquide. Le roux blond est la base d'une grande quantité de sauces.

AVEC LES RESTES DES CROUTES de pain préparez de la chapelure; pour cela faites-les dessécher au four, puis pulvériser-les entre deux papiers à l'aide d'un rouleau à pâtisserie, d'une bouteille ou encore d'un fer à repasser. Conservez au sec dans un vieux pot à confitures.

SI VOUS AVEZ EU LA MAIN LOURDE et qu'un plat soit trop salé, plongez dans ce plat et laissez immerger une vingtaine de secondes, un morceau de sucre qui absorbera l'excès de sel.

SI VOUS TROUVEZ UN GOUT de rance au beurre, pétrissez-le dans un mélange d'eau et de bicarbonate de soude et laissez-le tremper deux heures; puis rincez-le très soigneusement à l'eau fraîche.

POUR DEMOULER SANS DIFFICULTE UN GROS GATEAU, il faut le poser sur une pierre froide après l'avoir soigneusement recouvert d'un linge propre. Au bout de quelques minutes il se démolera sans efforts de votre part et sans dommages pour l'esthétique du gâteau.

### CONSEILS PRATIQUES

Comment enlever des taches de cire à cacheter sur de l'étoffe ? La cire à cacheter est en général composée de gomme laque et de térébenthine. Vous en enlèverez le plus gros avec l'ongle ou avec un instrument mince mais non tranchant. Il restera alors une belle tache que vous frotterez longuement et doucement avec de l'alcool rectifié. (Si vous n'avez pas d'alcool rectifié vous pourrez employer, faute de mieux, de l'essence de térébenthine ou de l'Eau de Cologne). La tache, au bout d'un moment, doit disparaître complètement.

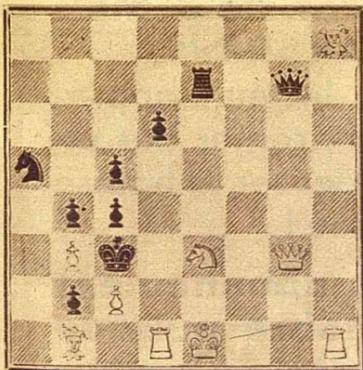
Il se forme quelquefois sur le linge des taches de moisissure, vous les enlèverez en étendant sur les endroits tachés la pâte suivante que vous préparerez vous-mêmes: une cuillerée à dessert de savon mou, une autre de poudre d'amidon, deux cuillerées à café de sel fin et quelques gouttes de jus de citron. La pâte étendue sur chacune des taches, exposez le linge au grand air pendant quelques heures. Lavez ensuite à grande eau.

Comment dépolir soi-même une vitre ? Voici un procédé : Préparez un vernis dans la composition duquel entreront 100 grammes d'éther, 7 grammes de sandaraque et 5 grammes de mastic en larmes (c'est ainsi que j'ai appelé!). Ce vernis versez-le dans un flacon, qui devra être hermétiquement bouché, et laissez-le s'y reposer durant vingt-quatre heures. Ensuite il vous suffira d'en verser sur un tampon d'ouate et de tamponner la vitre à dépolir en reversant du vernis autant de fois qu'il sera nécessaire.

### POUR VOTRE BEAUTE

Voulez-vous savoir exactement de quoi se compose le savon que vous employez pour votre toilette ? Faites-le vous-mêmes, il existe de nombreuses recettes, en voici une à base de miel. Celui-ci est un excellent ingrédient, très adoucissant pour la peau. Mélangez dans un petit mortier cent grammes de savon blanc, cent grammes de miel, vingt-cinq grammes de benjoin pulvérisé et dix grammes de borax. Lorsque tous ces éléments seront bien mélangés, faites-les fondre au bain-marie, puis passez au tamis et formez quelques savons en leur donnant la forme que vous voudrez en boule ou en œuf, etc., mais de toutes façons, faites-les plutôt de grandes dimensions, vous y avez avantage.

## JEUX & DISTRACTIONS



### ECHecs

PROBLEME N° 35

Z. Zilahi. — 2° Prix.

MAT EN DEUX COUPS

SOLUTION DU N° 31

La clé est 1. Td1 blocus. Si 1 Cxé4+2 Fd2 mat. 1 Cxé3+ 2 Cc2 mat 1. Cxal+ 2 Ff2 mat, soit trois belles variantes par échecs croisés. La pièce blanche donnant le mat intercepte l'échec des Noirs.

#### SOLUTION DU N° 33

Une erreur de mise en page nous a fait omettre la solution de ce problème, nous nous en excusons auprès de nos lecteurs. La clé assez inattendue était 1 Cd8 maintenant si 1 Rxé4 2 Cc6 3 f3 (forcé) 3 Td4 mat. Si d'autre part: 1f3 2 Cc3 suivi de Td5 mat. Un petit casse tête car la clé est assez cachée et il n'y a pas d'échec au second coup.

#### NOUVELLES

Les tournois populaires organisés par la Section d'Echecs de la FSGT sont commencés. Pour s'inscrire à ces tournois ouverts à tous, consultez les affiches ou écrire à « Regards », Rubrique échecs avec timbre réponse pour avoir tous renseignements complémentaires.

### MOTS CROISÉS

#### HORIZONTELEMENT

1. — Nous ne voulons pas les voir s'amoncèler comme en Espagne. — 2. Lettre de l'alphabet grec. — 3. Le « Jaime I<sup>er</sup> » est celui de la liberté. — 4. Il faut en fournir au Gouvernement de Madrid, pour qu'il triomphe. Fer d'une épée. — 5. Monnaie étrangère. En

Espagne, leur sort est cruel. — 6. Article. Légumineuse. — 7. Morceaux d'acier destinés à être soudés d'une certaine façon à d'autres pièces. — 8. Fiche, en bois ou en fer, qui sert à recevoir l'averse d'un avion. — 9. Etablira quelque chose qui n'existait pas. — 10. Pronom. Adoucit une souffrance. — 11. Sans vêtements. Possédée.

#### VERTICALEMENT

1. Puisqu'elle était inévitable, c'est aux riches d'en payer les frais. — 2. Mesure. Le plan des Croix de Feu l'est. — 3. Franco,

Mola et tous ceux qui les aident en sont de la pire espèce. — 4. Pronom. Piège. — 5. Celle des ligues factieuses ne doit pas être un vain mot. — 6. Trois fois. Pronom. — 7. Héroïque enfant, qui, en 1793, fut tué sur les bords de la Durance en essayant d'empêcher les Royalistes de franchir la rivière. La Rocque est celui de Franco et de Mola. — 8. Ensemble des moyens servant à un fonctionnement. Pluie. — 9. Conjonction. Grande étendue d'eau. Céréale. — 10. Elle consisterait à arrêter sans tarder les chefs factieux. 2 lettres de « courage ».

H	E	R	O	I	N	E	S	R
J	R	E	L	T	A	Z	A	
T		N	E	L	K	E	N	V
L		A	N	E		G	A	I
E	M	U	E		R	E		U
R	O	L	E		I	M	I	T
I	T		B	L	E		R	I
A	S		F		L	U	N	E
R		D	R	O	I	T	E	L
M		R	E	S	S	E	R	R
E	L	A	N	S		S	O	U
S	A	P	E	U	R		N	E

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										
11										



**LES MUSICIENS ET DANSEURS CATALANS A PARIS**

Quelques-uns des artistes catalans qui, jeudi, à la Mutualité, furent acclamés au cours de la fête donnée à la gloire du peuple espagnol.



Sur nos photos : en haut, notre équipe de vendeurs d'Avesnes-le-Sec; en bas, notre dévoué vendeur M. Véniat, d'Izeure (Allier).



**PAUL CHOPINE NOUS ECRIT**

Dans l'article de notre excellent collaborateur, Claude MARTIAL, paru la semaine dernière : « Les phalanges de LA ROCQUE préparent la guerre civile », une confusion regrettable a fait ranger Paul CHOPINE parmi les tenants du Front National. Il n'en est rien, et chacun sait que Paul CHOPINE mène au contraire une vigoureuse campagne contre les factieux. Paul CHOPINE, justement ému, vient de nous adresser une lettre que nous publierons avec plaisir dans notre prochain numéro.

**PETITE BIBLIOTHEQUE MUSICALE**

**VIENT DE PARAITRE**

**Ch. KCEHLIN**

**LA MUSIQUE ET LE PEUPLE**

Musique populaire - Role social de la musique - Musique de film - Culture musicale de la nation - Le répertoire.

Une plaquette **2 fr.**

**Henri RADIGUER**

**ROUGET DE LISLE**

MUSICIEN DE LA RÉVOLUTION

La vie et l'œuvre de l'auteur de La Marseillaise

Une plaquette **2 fr.**

**E. S. I.** 24, rue Racine PARIS

Ch. postal 974-41

LE PRIX DES ABONNEMENTS à **REGARDS** est légèrement augmenté,

**MAIS...**

nous sommes heureux d'aviser nos lecteurs qu'un accord nous permet de compenser cette augmentation en leur offrant gratuitement l'**Almanach Ouvrier et Paysan 1937**

qui, cette année, est une œuvre magnifique ou un abonnement de 6 mois à l'hebdomadaire illustré de la **Jeunesse**

**MON CAMARADE**

pour un abonnement d'un an "REGARDS"

Pour un abonnement de 6 mois à Regards nous offrons en prime un abonnement de 3 mois à "Mon Camarade"

**PLUS ENCORE !**

Les lecteurs qui enverront un abonnement d'un an avant le 31 Octobre recevront en même temps l'

**Almanach Ouvrier et Paysan 1937**

et un abonnement de 3 mois à "MON CAMARADE"

Nul doute que nos lecteurs apprécieront et voudront profiter des efforts fait pour compenser la hausse qui nous est imposée !

**Souscrivez votre abonnement avant le 31 Octobre puisque jusqu'à cette date la valeur des primes dépasse le montant de l'augmentation !**

**TARIF DES ABONNEMENTS**

FRANCE ET COLONIES : 3 mois, 15 fr. - 6 mois, 26 fr. - Un an, 48 fr.

BELGIQUE, SUISSE, LUXEMBOURG, CANADA :

6 mois, 33 fr. - Un an, 60 fr.

UNION POSTALE : 6 mois, 35 fr. - Un an, 65 fr.

AUTRES PAYS : 6 mois, 45 fr. - Un an, 80 fr.

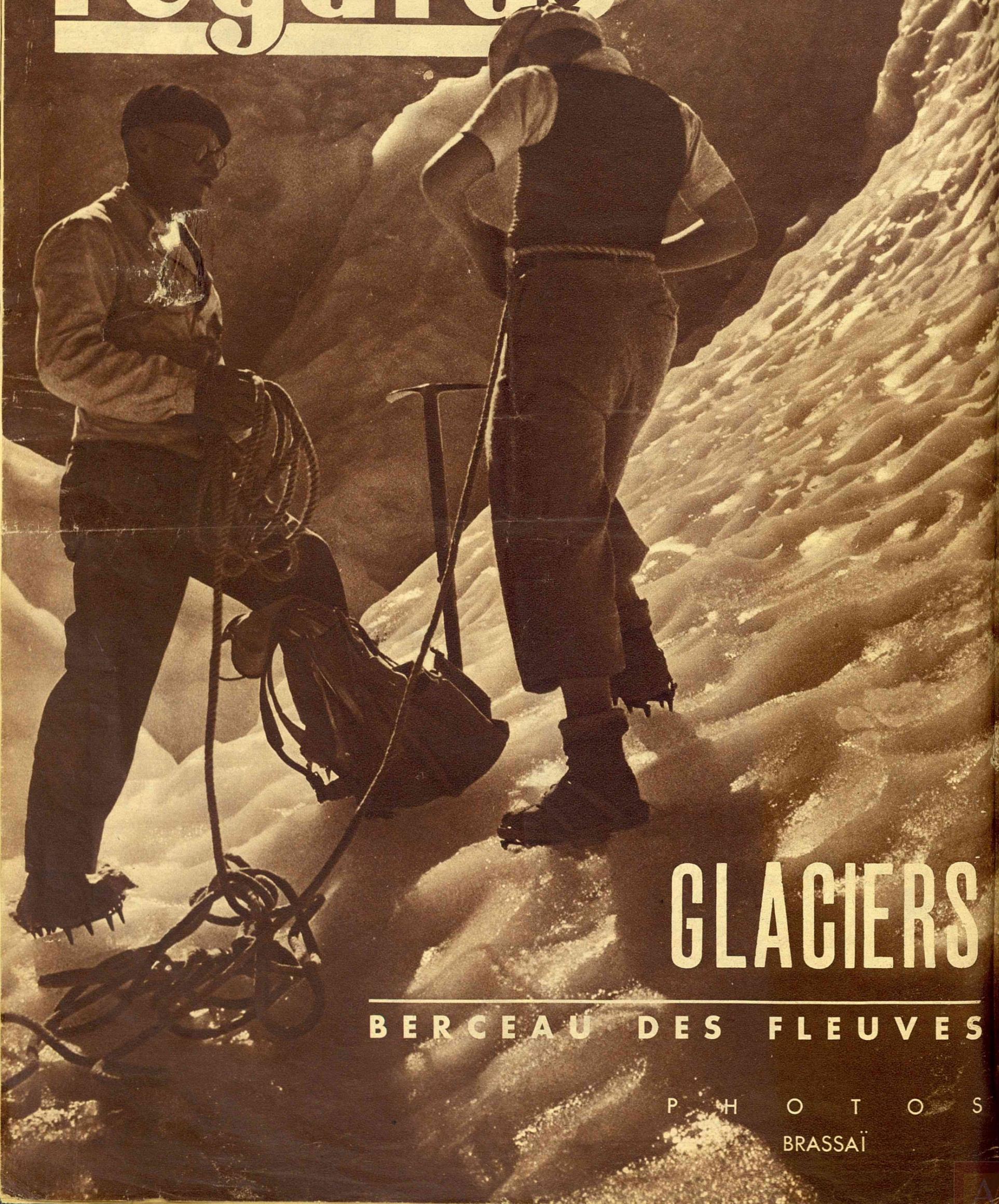
**REGARDS**, 89, rue d'Hauteville, Paris (X) - C. Ch. Post. 1715-54

# ON ALIGNE! ON ALIGNE!

PAR: R. FUZIER



# regards



## GLACIERS

BERCEAU DES FLEUVES

PHOTOS  
BRASSAÏ